IMAGES



VERS LA LIGNE MARETH

DANS CE NUMERO:

VICTOIRE EN 1943

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres

No. 704 — LE CAIRE (EGYPTE)
7 MARS 1943



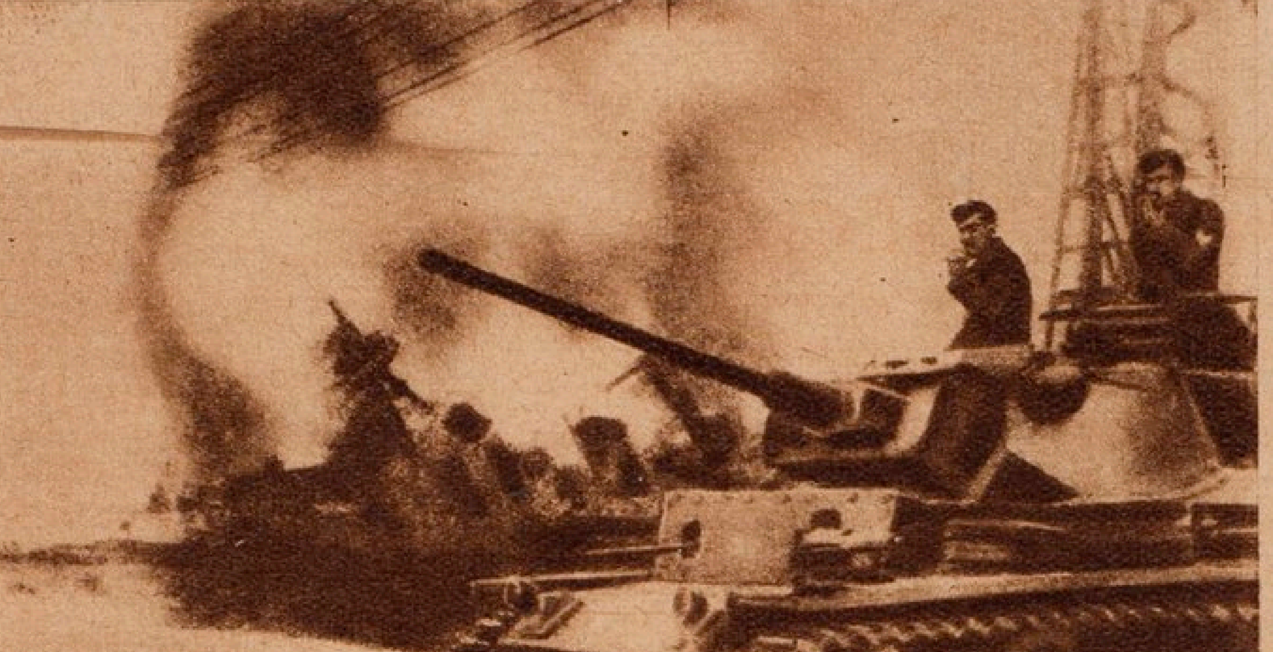


Images Actualités

PLUIES DILUVIENNES EN TRIPOLITAINE

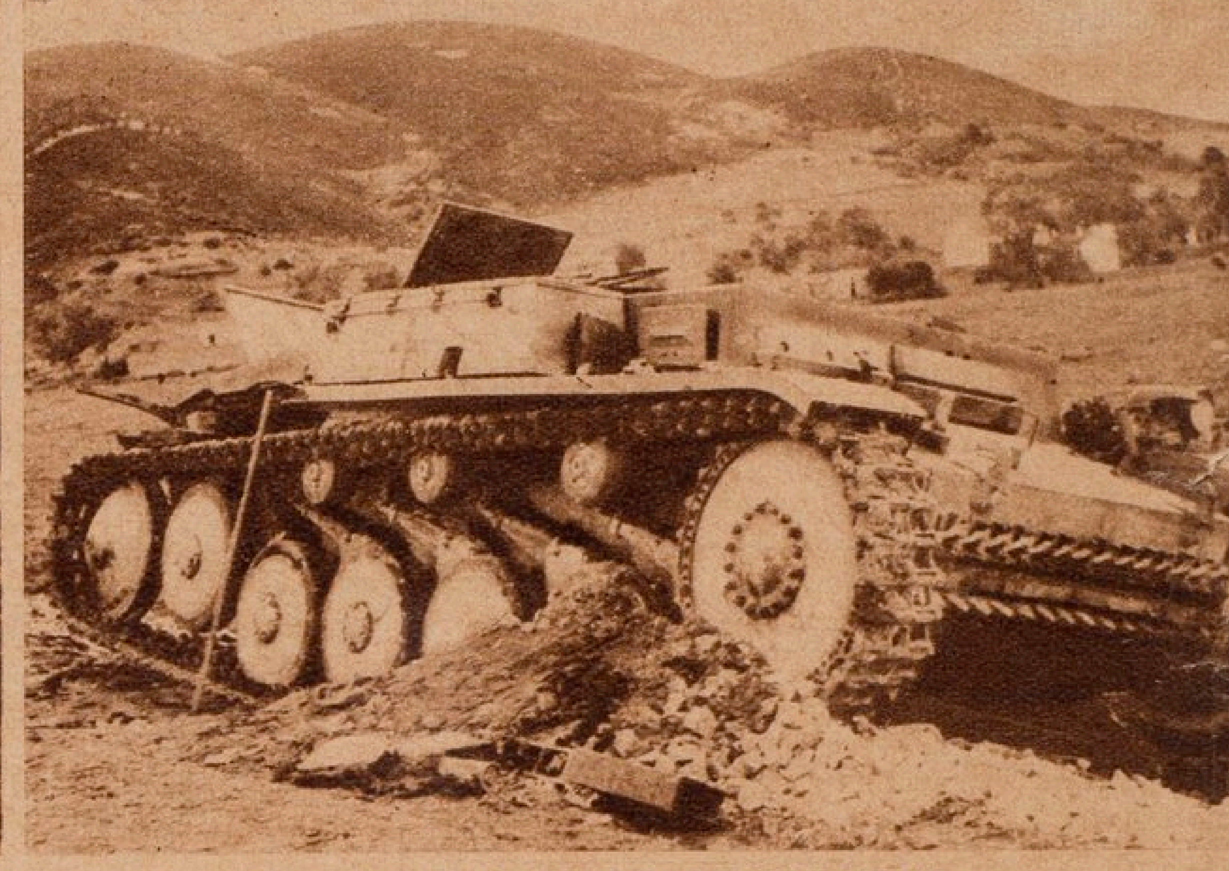
De très fortes pluies se sont récemment abattues sur la Tripolitaine, paralysant la circulation. Un quartier général des forces aériennes alliées fut inondé. A gauche : le lit d'un cours d'eau qui servait de voie d'accès à un aérodrome est envahi par les eaux. A droite : des véhicules à moitié ensevelis sous l'eau. Ces inondations entravèrent les opérations durant plusieurs jours.





L'OCCUPATION DE TOULON

Voici les premières photos qui nous soient parvenues de l'occupation de Toulon par les troupes allemandes. A droite, un tank allemand faisant irruption sur les quais du port tandis qu'un croiseur lourd vient de se saborder. A gauche, officiers et marins français sont considérés comme prisonniers et conduits devant les autorités allemandes.



LA BATAILLE DE TUNISIE

De violentes batailles se sont déroulées récemment en Tunisie. Voici un tank allemand durement atteint, abandonné par les nazis sur la route de Mateur.



UNE EXPOSITION D'AFFICHES DE GUERRE

Une grande exposition d'affiches de guerre a eu lieu à New-York. Un artiste met la dernière main à une affiche russe qui figurera parmi une collection d'objets à la dite exposition. Elle représente le type idéal de l'Aryen : blond comme Hitler, mince comme Gœring et beau comme Gœbbels.

LE ROI PIERRE ASSISTE A UNE EXPOSITION

Le roi Pierre II de Yougoslavie a visité une exposition d'art et d'industrie des Nations Unies à Londres. Le voici, dans la section yougoslave, examinant avec intérêt un costume national de son pays que lui présente une jeune Yougoslave.



LA HUITIÈMEARMÉE EN TUNISIE

Quelques jours après avoir traversé la frontière tunisienne, la Huitième Armée occupait Ben-Gardane. On voit ici les gendarmes photographiés avec les membres de la police locale.

LECLERC A REJOINT LA HUITIÈME ARMÉE

Les colonnes françaises combattantes, sous le commandement du général Leclerc, effectuant un trajet de 4.000 milles à travers le désert saharien, ont rejoint les troupes du général Montgomery. Elles occupent actuellement leurs positions au sud de la ligne Mareth. Voici le général Leclerc (à droite) s'entretenant cordialement avec deux des officiers français de la VIIIe Armée.

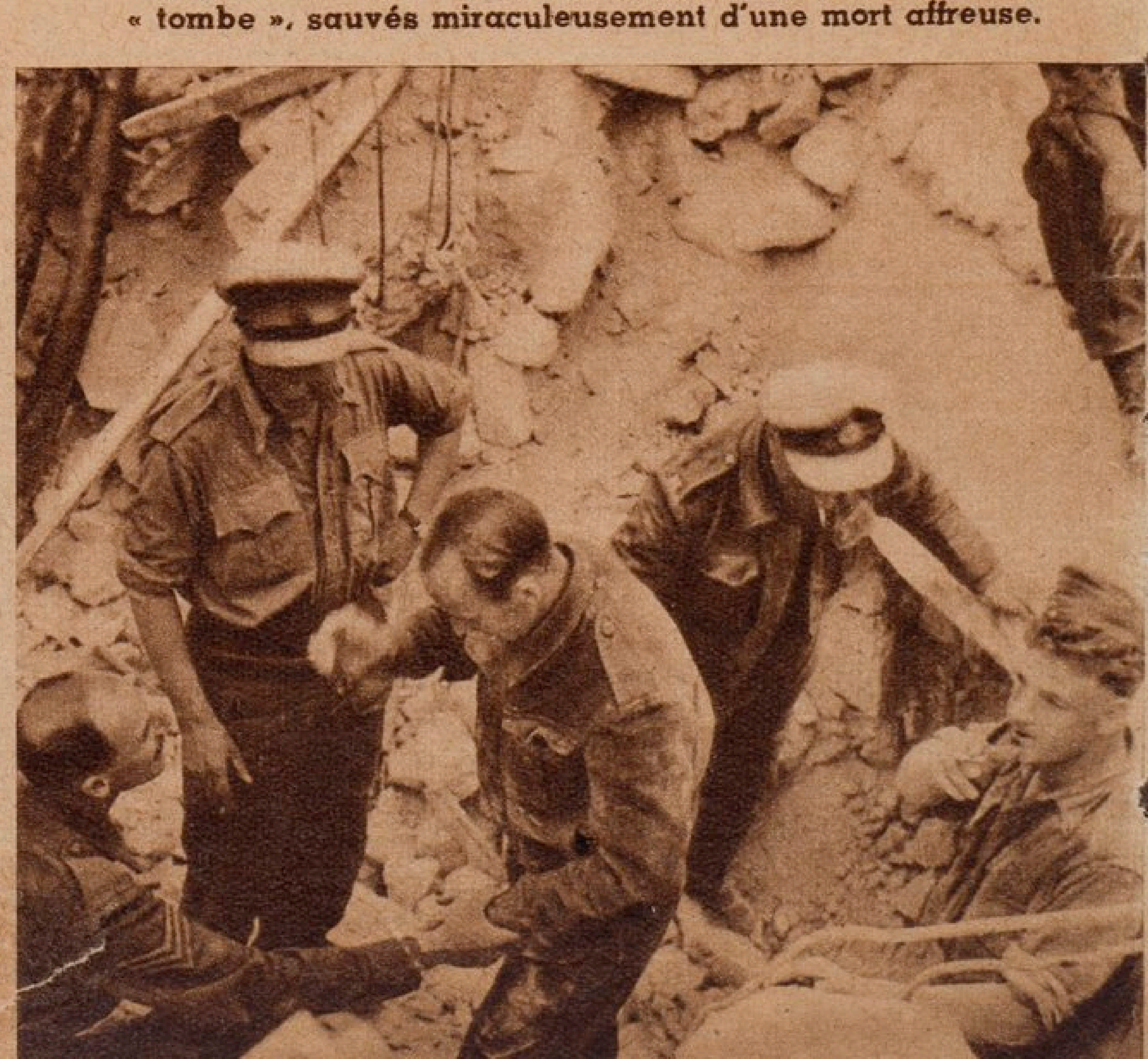


UNE AMBULANCE SOUS LES DÉCOMBRES

Au cours d'un raid aérien sur Tripoli, deux membres d'une auto-ambulance, dormant dans leur véhicule, furent ensevelis sous les décombres d'une voûte. Une équipe de secours, composée de Néo-Zélandais, entreprit aussitôt des travaux de sauvetage qui prirent quelques heures avant de pouvoir dégager les rescapés que l'on tira sains et saufs. Ci-dessus : l'équipe néo-zélandaise travaille activement au déblaiement des décombres. Ci-dessous : les rescapés sortent de leur « tombe », sauvés miraculeusement d'une mort affreuse.







L'ECRAN DE LA SEMAINE

Entretiens
AU VATICAN

Les entretiens de S.S. le Pape Pie XII avec Mgr Spellman, archevêque de New-York, la nomination du comte Ciano comme ambassadeur d'Italie auprès du Saint-Siège et la visite de Herr von Ribbentrop à Rome, où le ministre des Affaires Etrangères du Reich aurait rencontré également Mgr Spellman, sont autant d'indications que la Cité du Vatican est actuellement le centre d'importantes négociations diplomatiques.

En fait, depuis 1940, le Pape n'a pas cessé de déployer tous ses efforts et d'exercer toute son influence en faveur de la paix ou, pour reprendre sa belle expression, « la justice dans la paix ». Mais les déclarations antinazies qu'il fit à maintes reprises et les protestations indignées qu'il éleva contre les persécutions des juifs en Pologne et des catholiques en Allemagne et contre les iniquités innombrables commises par les nazis dans tous les pays de l'Europe occupée lui aliénèrent les sentiments de Hitler et par contre-coup ceux de Mussolini.

L'animosité du dictateur italien contre le Saint-Père s'est manifestée publiquement il y a déjà plusieurs mois. Des membres de la Gestapo et de l'Ovra se rendirent en effet au quartier de Rocca di Papa où ils élurent leur quartier général. De là, ils peuvent observer tout le mouvement qui règne au Vatican.

Le Pape Pie XII est en réalité un prisonnier dans la ville sainte. Mussolini a fait clairement entendre depuis longtemps qu'un déplacement quelconque du Pape serait vu d'un très mauvais œil au Palais de Venise. Le Saint-Prélat a été ainsi obligé de renoncer, durant deux années consécutives, à passer la saison estivale à la résidence papale de Castel-Gandolfo, dans la province d'Albano. Un illustre visiteur faisait récemment remarquer au Saint-Père son aspect fatigué. Le Pape répondit que son médecin particulier, le Dr Gruzzi, lui avait conseillé de prendre des « vacances », mais que les « circonstances » l'avaient empêché jusque-là de se rendre à sa résidence d'été. Et désignant du doigt le quartier proche de Rocca di Papa, Sa Sainteté aurait ajouté avec un sourire forcé : « D'autres personnes sont également soucieuses de ma santé et entendent me voir toujours « à l'abri » d'une imprudence. »

Pie XII avait à plusieurs reprises manifesté l'intention de visiter les villes bombardées par la R.A.F. Mais cette idée a été désapprouvée par le Duce. La conduite de celui-ci est moins dictée par la crainte de voir Rome bombardée en l'absence du Pape, que par la méfiance qu'il éprouve envers le Vatican.

Quand le Pape retourna de Castel-Gandolfo en 1940, il se plaignit au roi des agissements de l'Ovra dont les espions non seulement infestaient sa résidence d'été, mais surveillaient également les ports d'Ostie, d'Anzio et de Nettuno. Le Duce craignait à ce moment-là que le Pape, dont l'opposition à la svastika antichrétienne est bien connue, n'essayât de quitter soudainement l'Italie.

Un geste pareil du Saint-Prélat aurait eu, en effet, des répercussions incalculables dans le monde chrétien — et en premier lieu en Italie.

NOTRE COUVERTURE

VERS LA LIGNE MARETH

La Huitième Armée poursuit son avance en direction des positions de l'Axe établies en Tunisie. Le pilonnement incessant de l'aviation alliée et de l'artillerie de la Huitième Armée laisse prévoir que l'on assistera bientôt à l'assaut final de Montgomery contre la ligne Mareth. La photo de notre couverture représente un membre de l'équipage d'un tank britannique émergeant de la tourelle, le visage couvert de sable.

REVUE DES 7 JOURS

Sur le secteur sud du front soviétique, la fonte des neiges a commencé en certains points, provoquant un certain ralentissement de l'avance russe. Mais, quelles que soient les conditions climatériques, la possession d'un réseau ferré supérieur à celui de l'ennemi est un facteur important dans la guerre de Russie. Aujourd'hui, il se peut que les routes du secteur sud du front russe soient transformées graduellement en fleuves de boue. Les Russes ont conquis plusieurs centres ferroviaires d'une telle importance que leurs communications peuvent être parfaitement assurées en dépit du dégel.



Au sud du lac Ilmen, Timochenko a déclenché une violente offensive. A la suite de cette action, l'armée rouge menace sérieusement le point fortifié de Staraya-Russa, que les Allemands essayent de tenir à tout prix. Le communiqué russe annonce l'occupation de Rzhev. Le haut commandement allemand est obligé une fois de plus de puiser dans ses réserves pour opposer aux Russes une résistance efficace. La chute de Staraya-Russa mettrait en grand danger les effectifs allemands tenant le secteur nord du front oriental, car alors la route vers Pskov serait ouverte.

La radio de l'Axe a annoncé que les restes des dix divisions italiennes combattant sur le front de Russie ont été retirés des premières lignes, rapatriés en Italie pour « se reposer et refaire le plein ». Cette nouvelle, annoncée pendant que Ribbentrop se trouve à Rome, soulève de nombreux commentaires dans les milieux politiques du monde entier. L'on se demande quel prix a dû payer le Duce pour cette concession : envoi en Allemagne de nouveaux effectifs d'ouvriers, ou cession des quelques bribes de pouvoir qu'il détient encore, aux représentants de Hitler dans la Péninsule.

ECHEC AXISTE EN TUNISIE

Les événements militaires, sur le front tunisien, ont pris une tournure favorable pour les Alliés. La tête de lance installée par l'ennemi à travers la passe de Kasserine faisait partie d'un vaste mouvement, ébauché en Tunisie centrale, visant à couper en deux les forces anglo-américaines. La prompte contre-attaque alliée, appuyée par une aviation qui devient de plus en plus puissante, a obligé les Germano-Italiens à rebrousser chemin jusqu'à leur ligne de départ.

La Huitième Armée de Montgomery continue son avance, allant à la rencontre de la Première Armée d'Anderson. Les tanks britanniques « Crusaders », qui avaient déjà fait leurs preuves en Egypte et en Libye, opèrent en Tunisie, où ils marquent des points contre les engins similaires que leur opposent les Allemands.

PLUIE DE BOMBES SUR L'ALLEMAGNE

L'offensive aérienne contre le Reich et l'Europe continentale a repris avec une vigueur accrue. La pluie de bombes qui s'est abattue sur les territoires allemands, ou contrôlés par les nazis, est estimée à cent mille tonnes.

Le raid entrepris par la Royal Air Force sur Saint-Nazaire a eu des effets dévastateurs. Cette ville a été transformée par les Allemands en une base, puissamment outillée pour les sous-marins opérant dans l'Atlantique. Les avions britanniques opérèrent un certain nombre d'attaques contre cette base, attaques dont le point culminant fut le raid de dimanche soir : mille tonnes de bombes explosives et incendiaires furent lâchées sur Saint-Nazaire en moins de trente minutes. La réaction ennemie, quoique assez soutenue, ne fut pas très efficace. Manifestement, les défenses allemandes furent débordées. Quelques chasseurs de nuit de la Luftwaffe prirent l'air, dans une tentative d'intercepter les bombardiers britanniques, mais sans résultat.

Détail curieux : quelques heures avant ce raid terrible, le Reichsmarshall Gœring, commandant suprême de la Luftwaffe, adressa le message suivant à l'aviation allemande : « La Luftwaffe a pavé la route à des victoires d'une importance capitale. Depuis le commencement de la guerre, cette arme est intervenue dans toutes les batailles. Lorsque l'heure sonnera, nous frapperons de nouveau, avec une force renouvelée, et nous détruirons l'ennemi partout où nous le rencontrerons. »

L'EUROPE SANS REPOS

Un Comité d'Informations Interallié a donné récemment des détails au sujet de la terreur constante par laquelle les nazis gouvernent l'Europe.

En Pologne, environ deux millions et demi de personnes, comprenant un million de Juifs, ont été fusillées ou mises dans des camps de concentration. Des statistiques ont prouvé que dans les prisons nazies, l'individu le mieux constitué ne peut survivre que pendant neuf mois en moyenne. En Tchécoslovaquie, 2.460 personnes ont affronté les pelotons d'exécution, et plus de 100.000 Tchèques ont été envoyés dans des camps de concentration ou transférés dans des camps de travaux forcés. En France, 24.000 citoyens ont été exécutés. En Grèce et en Crète, le nombre de meurtres perpétrés par les nazis est estimé à 20.000.

Les rumeurs qui ont récemment circulé au sujet d'une concentration de troupes nazies à la frontière des Pyrénées peuvent être considérées comme une manœuvre allemande destinée à immobiliser des troupes américaines au Maroc. L'offensive politique allemande a été particulièrement accentuée ces jours-ci : ainsi, les prétendues avances pour la signature d'une paix séparée, de la part de la Finlande, semblent être une autre manœuvre d'inspiration nazie dont le but est de semer la dissension entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, car il ne faut pas oublier que l'Amérique n'est pas en guerre avec la Finlande. Naturellement, il se pourrait aussi que les Finlandais, anxieux de se ménager une porte de sortie pour l'avenir, essayent de conserver un pied dans chaque camp.

A QUAND LA REVOLUTION EN ALLEMAGNE ?

Cette question est posée par un livre, publié en janvier dernier par deux social-démocrates allemands, Weyl et Jansen : « La Révolution Allemande en Marche ».

« Nous savons que lorsque la majorité d'un peuple ne veut plus continuer à vivre sous les législations existantes, toutes les conditions pouvant amener l'instauration d'un Etat révolutionnaire sont remplies... Nous pouvons affirmer qu'aujourd'hui, en Allemagne, cette condition existe sur une large échelle. Le jour de l'action révolutionnaire proprement dite est encore loin, mais les premiers pas ont été déjà ébauchés. »

Jansen et Weyl, qui ont vécu sous la férule du régime nazi, prédisent qu'un règne de terreur sera instauré en Allemagne avant que l'emprise nazie ne soit définitivement écartée. Ce châtiment, disent-ils, est inévitable et doit être subi. Mais l'Allemagne figira par obtenir un « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ».

« L'Allemagne révolutionnaire n'aura pas besoin de « Lebensraum » à l'extérieur de ses frontières. Le but des socialistes allemands est la création d'une fédération européenne, d'une coopération économique libre entre les nations.

« Dans l'histoire, les forces de la démocratie allemande ont toujours été arrêtées avant d'avoir pu atteindre leur but. Cette fois-ci, nous devrons veiller à ce que notre programme se déroule jusqu'à complet achèvement. »

NIPPONS AGRESSIFS...

Le quartier général de Mac Arthur a annoncé que la puissance japonaise dans les îles entourant l'Australie par le nord s'est considérablement accrue : « Ces propos confirment l'avertissement donné récemment par le Premier Ministre M. Curtin et d'autres personnalités responsables, a ajouté M. Ford, ministre australien de l'armée. Quoique les Japonais aient été repoussés dans les îles Salomon et en Nouvelle-Guinée, aucun effort ne doit être épargné pour mettre sur pied une force de combat australienne, prête à soutenir avec succès le choc de toute contre-attaque japonaise. Il suffit de passer en revue toutes les actions des Nippons au cours de cette guerre, pour se rendre compte qu'il est indispensable de demeurer dans un état d'alerte constant, prêt à toute éventualité. »

Les soldats japonais ne se rendent pas, mais lorsqu'ils sont capturés, ils ne tardent pas à se rendre compte que l'ennemi est plus humain que certains de leurs chefs. Un correspondant de guerre déclare dans un message parvenu récemment du Pacifique sud-ouest : « Les officiers, soldats et sapeurs nippons ne sont pas précisément ce qu'on peut appeler des prisonniers tranquilles et résignés. Mais aussitôt qu'à leur grand étonnement ils sont traités comme des êtres humains, et qu'ils reçoivent plus de nourriture qu'ils ne sont capables d'absorber (chez eux la frugalité la plus stricte est de rigueur), ils changent d'attitude comme par enchantement. Souvent, l'on voit dans leurs camps des gars qui expriment ouvertement leur bonheur, cherchent à apprendre l'anglais et chantent des chansons de jazz. Ils sont tous de grands amateurs de cigarettes américaines, et leur expression favorite est « OK ».

XXX

Les pertes
DES SATELLITES

C'est à la suite de la défection de ses satellites que le bloc des puissances centrales s'est écroulé en 1918. Tous les signes précurseurs de nouvelles défections sont présents aujourd'hui.

Pour soutenir la campagne de Russie, les alliés de l'Allemagne ont dû payer jusqu'aujourd'hui un lourd tribut en hommes et en matériel. Voici, d'après les sources autorisées, les désastreux résultats de leur participation au conflit :

La Hongrie : A envoyé sur le front russe neuf divisions. De celles-ci, six ont été complètement détruites, ou gravement malmenées.

L'Italie : Sa contribution s'est montée en tout à 12 divisions. 9 divisions ont subi de si lourdes pertes qu'elles doivent être considérées comme mises hors de combat.

La Roumanie : Ce pays a été le plus affecté par la guerre russo-allemande. 20 de ses divisions ont été annihilées. 16 autres ont reçu des coups si durs qu'elles ont perdu la majeure partie de leurs effectifs.

La Finlande : Les pertes de ce pays ont été estimées par Staline lui-même à « 50 pour cent des quatorze divisions envoyées sur le champ de bataille », à six régiments d'artillerie antiaérienne et à 200 avions de première ligne. Ce pays dépend de l'Allemagne pour son ravitaillement.

La Bulgarie : L'assistance accordée par la Bulgarie à l'Allemagne s'est opérée jusqu'ici indirectement. Hitler a confié aux troupes bulgares la tâche d'occuper certaines parties de la Yougoslavie, libérant de la sorte plusieurs troupes allemandes qui ont été expédiées sur le front russe ou dans la zone méditerranéenne. Malgré cela, la Bulgarie a été invitée tout récemment à mobiliser de nouvelles troupes.

Les Allemands continuent cependant, par les procédés de chantage les plus divers, à exercer une grande pression sur leurs alliés afin de les obliger à leur fournir une assistance militaire toujours plus grande. Leurs journaux ont clairement fait entendre aux Hongrois qu'un coup d'Etat pourrait fort bien avoir lieu en Hongrie qui remettrait au pouvoir Imredi (un ancien Premier). A la Roumanie, ils agitent tour à tour le spectre de la Garde de Fer ou la menace d'abandonner le pays aux Russes.

Un maréchal nazi
ARYEN HONORAIRE

La radio allemande annonçait il y a quelques jours que le field-marshal de la Luftwaffe, Eberhard Milch, était de retour à Berlin après une inspection minutieuse des forces aériennes allemandes se trouvant dans le sud de l'Italie et en Sicile. Ces forces, qui ont été retirées pour la plupart du front russe, prennent actuellement une part active dans la bataille de Tunisie. Le field-marshal a été invité à déposer un rapport détaillé de son inspection.

Fait vraiment curieux : Hitler doit compter sur le jugement d'un « Aryen honoraire » en ces temps critiques. En effet, le père d'Eberhard Milch était juif.

Milch remplissait un poste important dans l'aviation civile allemande, quand Hitler prit le pouvoir. Grâce à son ami Gœring, il fut nommé administrateur en chef de la Luftwaffe peu de temps plus tard. Mais les officiers nazis, jaloux, dénoncèrent le nouveau chef comme n'étant pas un pur Aryen.

Hitler s'entretint avec Gœring à ce sujet. Le gros maréchal haussa, paraît-il, les épaules et répondit : « Dans mon département, je suis seul juge de la pureté de sang de mes collègues. Ne vous préoccupez pas, en tout cas, de Milch. J'arrangerai cela. »

Milch trouva une solution à ce problème en disant qu'il était bâtard. Tout simplement. En effet, il déclara publiquement que sa mère, quoique mariée à un Juif, avait un amoureux aryen et que lui, Milch, était né de cet amour.

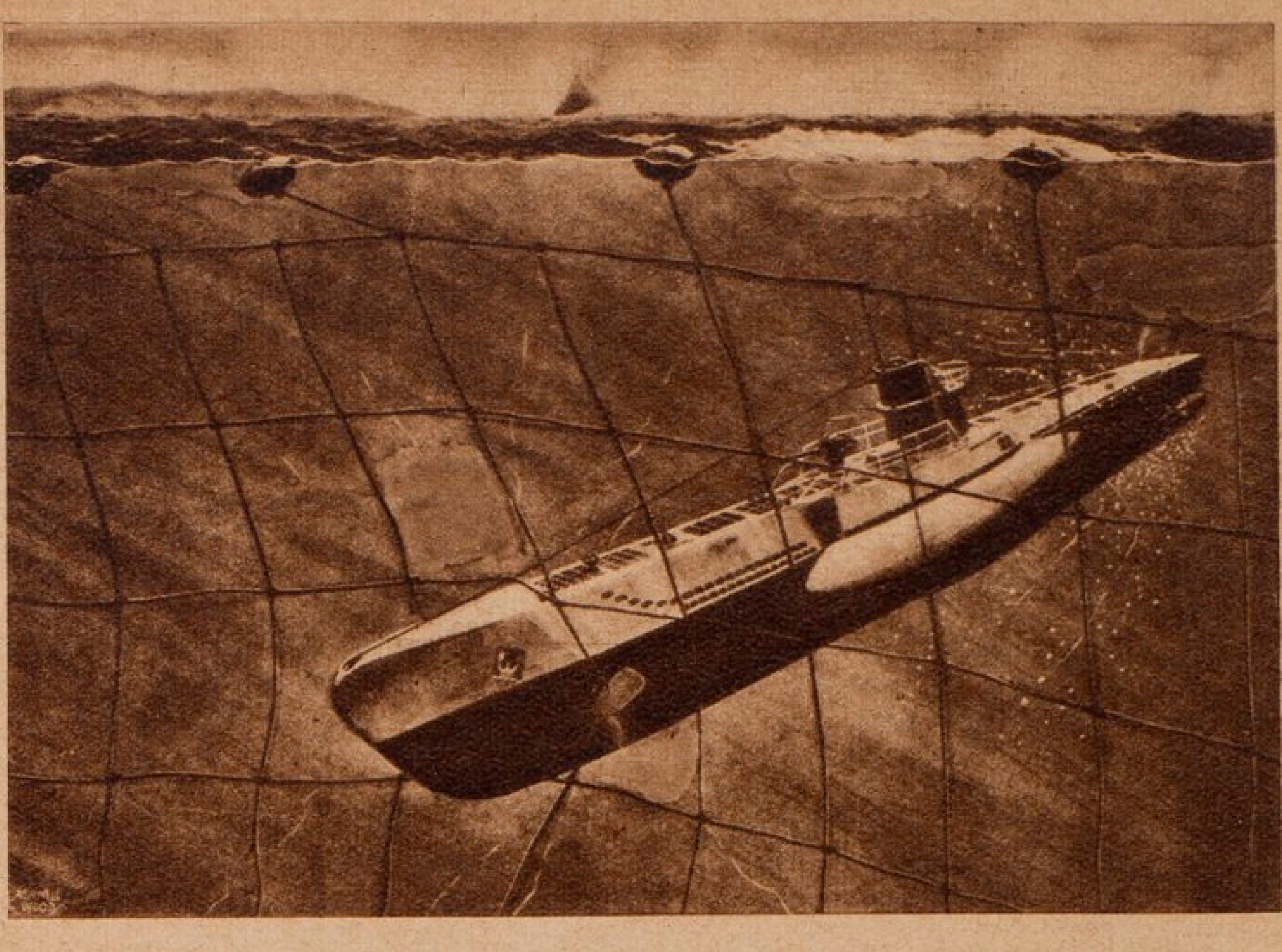
Cette déclaration honteuse et ridicule, signée de Milch, fut acceptée solennellement par l'Ehrennat nazi (Conseil d'Honneur du parti nazi).





LA PROPAGANDE NAZIE, HIER ET AUJOURD'HUI

(D'après une revue américaine)



LA CHASSE AUX REQUINS D'ACIER

Au début de la guerre, un sous-marin allemand réussit à pénétrer par surprise durant la nuit dans la baie de Scapa Flow et à torpiller un cuirassé britannique, le « Royal Oak », qui était amarré au quai. Dans son communiqué, l'Amirauté expliqua que les filets qui bouchaient l'entrée du port n'étaient pas au moment du torpillage complètement tendus.

Au cours de l'autre guerre, les filets anti-sous-marins étaient déjà connus et employés dans les ports et toutes les bases maritimes. Des ateliers avaient été établis à Shotley, près de Harwich, pour leur production. Près de 900 kilomètres de câbles pesant un poids de 105.150 tonnes y avaient été fabriqués. Dans le présent conflit, la production de cette arme défensive s'est intensifiée considérablement. Dans les docks américains seulement, 32 ateliers travaillent actuellement à la fabrication de ces filets métalliques. Ceux-ci se composent de gros câbles en acier extrêmement durs et résistants. Ils sont tendus dans les points stratégiques importants, sur les côtes et dans les ports. Ils sont construits aujourd'hui de telle sorte qu'ils permettent à l'U-boat de pénétrer à travers leurs mailles. Une fois pris, le requin d'acier ne peut plus se dégager malgré les efforts de l'équipage, malgré la pression des moteurs qui fonctionnent à éclater. L'U-boat ne peut plus avancer ni reculer. Pour lui commence une lente agonie, entrecoupée de convulsions et de soubresauts... Maints U-boats ont clôturé de cette façon tragique leur sinistre carrière depuis septembre 1939.

En Allemagne

DÉCROISSANCE DE LA NATALITÉ

Les défaites subies par l'armée nazie en Russie soulèvent un problème d'une importance vitale pour l'avenir de l'Allemagne. Dans quelle mesure celle-ci peut-elle mobiliser annuellement de nouvelles classes, afin de compenser les pertes terribles en potentiel humain de ces deux dernières années ? Compter, en effet, de plus en plus sur les troupes mercenaires signifierait une capitulation à brève échéance.

Depuis l'avènement au pouvoir de Hitler, les autorités ont déployé des efforts considérables pour accroître la natalité en Allemagne. La conception nazie exige que le Reich devienne un Etat surpeuplé, capable de déclencher au moment opportun une guerre sanglante et de longue haleine pour une plus grande « Lebensraum ». Chaque femme allemande devait par conséquent, pour la gloire du Reich, donner plusieurs enfants. Les moyens les plus divers ont été employés pour arriver à ce résultat : propagande effrénée, prêts accordés par le gouvernement aux jeunes ménages, réduction des taxes aux nouveaux mariés, allocations aux familles nombreuses, donations d'Etat aux nouveau-nés, éducation gratuite des enfants, etc.

Cependant, en se basant sur les statistiques publiées par les Allemands eux-mêmes, cette campagne ne semble pas avoir donné les résultats escomptés. La guerre s'est révélée, en outre, comme un obstacle sérieux à la réalisation de ce projet grandiose. En effet, le taux de la natalité a accusé une diminution encore plus grande — en prenant toujours les chiffres allemands — qu'il ne l'avait fait durant les terribles années de 1914-1918.

A l'avènement du nazisme, le taux de la natalité en Allemagne était de 31 pour cent au-dessous du taux nécessaire au maintien de la population du Reich. En 1934, on enregistra une augmentation de 18 naissances par 1.000 habitants. Cet accroissement continua jusqu'en 1940, atteignant alors 20.4. Les effets de la guerre se firent sentir en 1941. Le taux tomba à 19,1, ce qui représentait une perte de 116.000 naissances pour le Reich. Le déclin fut encore plus sérieux durant les quatre premiers mois de 1942 (les derniers chiffres ont été publiés à cette date). Comparés avec la période correspondante de 1940, on enregistre une réduction de 40 pour cent. Si l'on prend ce niveau comme base pour le reste de l'année, cela signifie une perte de 450.000 naissances en 1942.

Le nombre des mariages a accusé également une diminution sensible. Voici un exemple : les mariages célébrés durant les deux premiers mois de 1942 sont moins nombreux que ceux de toute période correspondante depuis l'année 1920.

Diana Barrymore, la célèbre vedette de l'écran, retourna récemment à New-York, à la suite d'une tournée artistique, et sonna à la porte de l'élégante villa que possédait sa mère. Un nouveau valet de pied lui ouvrit.

— Madame vous attend-elle ? s'enquit-il.

— Madame m'attendait bien avant ma naissance, répondit l'artiste imperturbable. C'est ma mère.

Lorient

PREMIÈRE BASE NAVALE NAZIE

Dernièrement, la R.A.F. soumettait la base navale de Lorient à une très puissante attaque. Plus de mille tonnes de bombes furent lâchées sur le port, ses installations et ses ouvrages de défenses, ses docks, ses ateliers de réparations et ses arsenaux. Le dimanche précédent, la R.A.F. avait déjà violemment attaqué la même cible.

La violence de ces attaques a incité le « gouvernement » de Vichy à donner l'ordre d'évacuer du port tous les habitants dont la présence n'était pas jugée nécessaire.

Pourquoi la Royal Air Force attaque-t-elle avec tant d'acharnement et de violence cette petite ville française sur la côte de l'Atlantique ? Quelle est l'importance stratégique de cet objectif ?

La réponse est simple : Lorient est la principale base de sous-marins sur la côte de l'Atlantique. Au point de vue stratégique, c'est une des villes les plus importantes d'Europe aujourd'hui. Et les raids des aviations alliées font partie de la guerre alliée contre les sous-marins allemands.

Depuis que les Allemands occupèrent Lorient, il y a deux ans et demi, ils ont travaillé à plein rendement pour la rendre aussi invulnérable que possible contre les attaques aériennes, navales et terrestres. Des « volontaires » de douze pays différents furent engagés pour travailler dans les « bandes d'esclaves » de la fameuse organisation Todt, et ont réussi à construire un port complet, comprenant des hangars pour sous-marins, des docks, des stations de combustibles, des ateliers de réparations, des arsenaux, des quais et des entrepôts protégés par plusieurs pieds de ciment armé.

Les Allemands commencèrent, au début de 1941, par construire deux blocs de hangars pour sous-marins. Le premier fut terminé au début de l'automne et le second l'année suivante. Un troisième est sur le point d'être achevé.

Bien que les sous-marins ne soient pas, en fait, construits à Lorient, les ateliers de cette base navale sont suffisamment équipés pour entreprendre de grandes réparations, de sorte que les sous-marins ne sont plus obligés de rentrer en Allemagne pour être inspectés et remis en état de fonctionnement.

Sur les collines qui entourent la ville, des défenses anti-chars ont été construites et des batteries de D.C.A. installées.

Sous ce rapport, la ville et ses environs ont considérablement aidé les Allemands. Car Lorient possède un excellent port, à quelque six kilomètres de la mer à l'estuaire des fleuves Scorf et Blavet. Les eaux de ces fleuves vont se jeter dans la mer à travers un canal étroit mais profond et où la marée basse laisse à découvert de chaque côté un tas de petites baies et de limon sec. C'est dans l'une de ces baies, celle de Kereman, que des hangars de sous-marins ont été construits.

Avant la guerre, Lorient était le principal chantier de construction navale en France, et le centre de construction de navires de guerre le plus important. Les canons des grosses unités de la flotte française y furent construits. Les petits navires étaient bâtis à Pré-aux-Vases, tandis que les plus grands l'étaient à Caudan. Le port était divisé en deux parties : la zone commerciale et la zone militaire. Il était également un centre de pêche pour les huîtres et les sardines.



« NOUS AUSSI NOTRE ARME OFFENSIVE COMPREND DES ZEROS. »

(D'après un journal américain)

Les Communes

MAJORITÉ ET MINORITÉ

Le rejet par la Chambre des Communes (335 voix contre 119) de l'amendement introduit par le parti travailliste au projet de réforme sociale élaboré par Sir William Beveridge marque une étape, du double point de vue parlementaire et social, dans la vie de la Grande-Bretagne en temps de guerre. Jusqu'ici, les membres de l'Assemblée prenaient des décisions à l'unanimité — ou presque — agissaient en somme en front uni pour traiter les questions de politique internationale ou les problèmes soulevés par la guerre. Il a fallu la discussion d'un important problème de politique intérieure pour que l'on se rendît compte, après trois années et demie de guerre, qu'il existe toujours une majorité et une minorité au sein du Parlement britannique.

La Chambre des Communes comprend 615 membres. L'Angleterre proprement dite y est représentée par 492 membres, le pays de Galles par 36, l'Ecosse par 74 et l'Irlande du Nord par 13 membres. La distribution des sièges, telle qu'elle est sortie des élections de 1935 — les dernières en date — est comme suit :

Le parti conservateur avait obtenu 387 sièges ; les Travaillistes Nationaux 8 ; les Libéraux Nationaux 33 ; les Nationaux 3. C'est-à-dire en tout 431 sièges qui formaient à l'origine le parti du gouvernement.

L'Opposition était représentée par les Travaillistes (154 sièges), les Travaillistes Indépendants (4 sièges), les Libéraux (17 sièges), les Libéraux Indépendants de Lloyd George (4 sièges), les Communistes (1 siège) et les Indépendants (4 sièges). C'est-à-dire un total de 184 sièges.

Un ministère d'Union Nationale fut constitué en 1940, auquel participèrent les Travaillistes et les autres partis de l'opposition.

Les élections individuelles qui se sont déroulées depuis 1935 jusqu'aujourd'hui n'ont pas pu modifier de façon notable ce mode de distribution. Le parti conservateur jouit toujours à la Chambre des Communes d'une très grande majorité.

Il est à noter, en outre, que le vote qui a eu lieu sur le plan Beveridge n'est qu'un vote préliminaire et ne saurait être considéré comme le dernier mot de la nation. Le jugement véritable et définitif sur cette grave question ne sera porté qu'après la guerre, quand de nouvelles élections générales révéleront les tendances véritables de l'opinion publique.

L'HORLOGE DE LA MORT

Deux Tchèques qui réussirent récemment à gagner Londres se portent garants de l'authenticité de l'histoire suivante :

Avant que les nazis n'envahissent la Tchécoslovaquie, un vieillard de 80 ans, le Dr Otakar Sedlacek, réputé pour sa collection d'anciennes horloges, résidait dans une ville de Moravie. Il vivait comme un reclus parmi plus de 500 pendules, mais, aux intimes, il était toujours disposé à expliquer le mécanisme de ses horloges et leur signification historique. Il faisait toutefois exception pour une seule qu'il appelait « l'horloge de la mort », et il avait accoutumé de dire qu'elle avait été fabriquée pour détruire un palais. Elle se trouvait au milieu de la chambre et n'avait jamais sonné douze coups.

Quand les nazis entrèrent en Tchécoslovaquie, quatre hommes de la Gestapo rendirent visite au Dr Sedlacek pour le questionner sur son fils introuvable, qui avait quitté le pays pour se soustraire à la tyrannie nazie. Les agents allemands furent vivement intéressés par le musée des horloges et informèrent le vieux collectionneur qu'ils avaient l'intention de le transférer à Berlin.

Le Dr Sedlacek acquiesça et leur demanda de revenir tard dans la soirée, afin de leur remettre un inventaire détaillé de sa collection. Les quatre hommes revinrent comme convenu, amenant avec eux deux de leurs officiers supérieurs.

Quelques secondes après minuit, tout le village fut secoué par une terrible explosion. Le Dr Sedlacek avait remonté son « horloge de la mort » qui sonna les douze coups fatidiques.

La vieille maison avait complètement brûlé avant que les pompiers ne pussent l'atteindre et le matin suivant, sept corps carbonisés furent découverts sous les décombres, dont le cadavre du docteur octogénaire. Rien ne fut sauvé de toute la collection à l'exception du couvercle d'une très ancienne horloge presque intact. Tout autour de ce couvercle se trouvait l'inscription suivante :

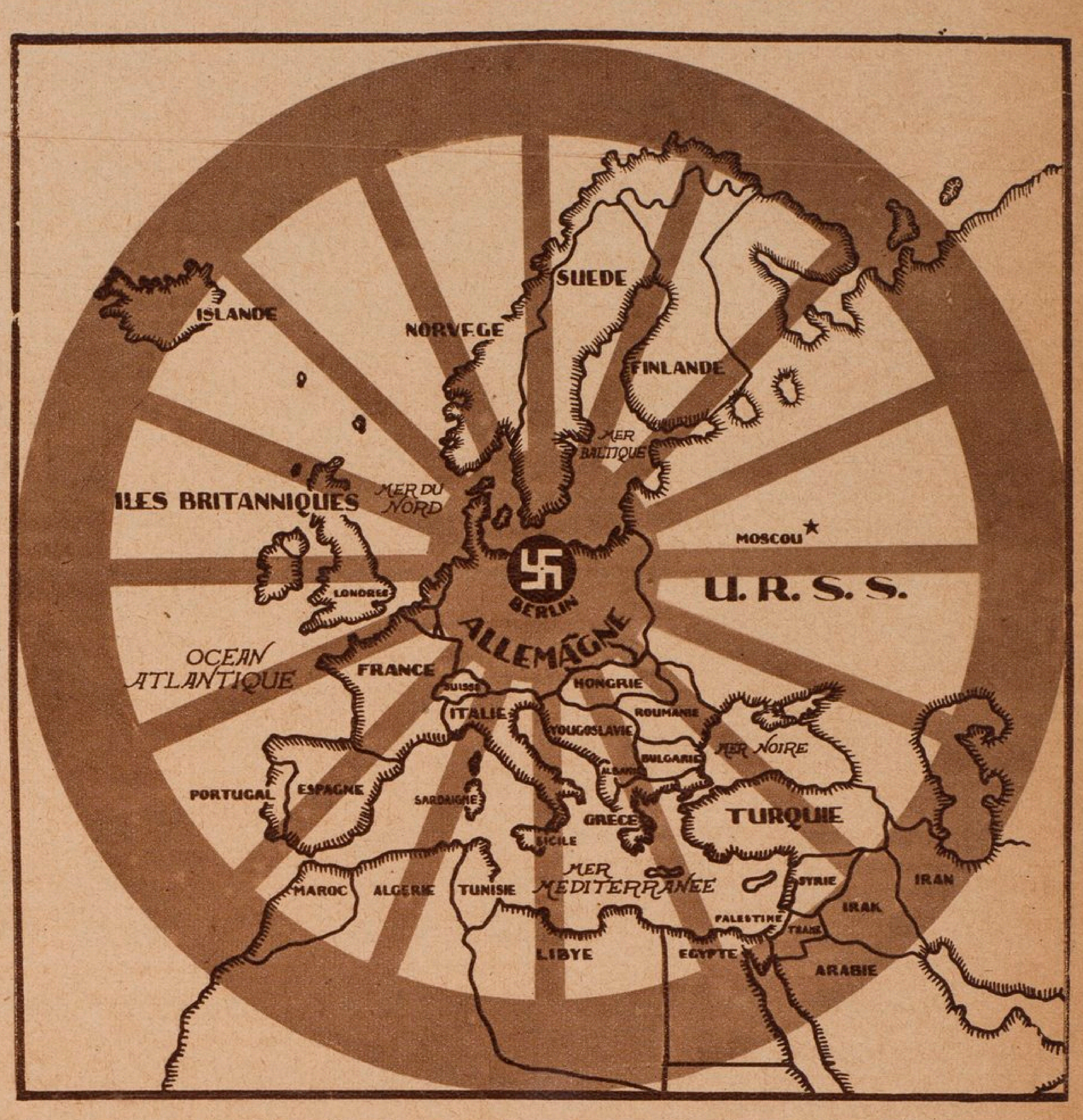
« L'heure sonne une seule fois pour tous les hommes. »

(Reader's Digest)

LA STRATEGIE DE LA ROUE

Comment l'Allemagne pourra être vaincue en 1943

L'article suivant expose un plan d'action par lequel l'Allemagne pourra être défaite avant la fin de l'année en cours. Ce plan, qui a toujours été accueilli aux Etats-Unis avec un très vif intérêt et qui semble avoir reçu déjà un commencement d'exécution, reflète les conceptions des officiers les plus compétents de l'aviation américaine. D'après l'auteur de l'article, William Bradford Huie, ces officiers ont droit à l'appellation de « de Gaulle américains ». En effet, ce sont des hommes qui ont prévu le caractère de cette guerre. Leur jugement militaire a été critiqué, mais les événements se sont chargés de leur donner raison. Ils comptent eux aussi parmi les meilleurs officiers de leur pays et, comme de Gaulle pour la guerre mécanisée, n'ont pas cessé de militer en faveur de la puissance aérienne et de l'emploi qui devrait en être fait.



Lorsque la Tunisie sera entièrement occupée, la « stratégie de la roue » pourra être appliquée par les Nations Unies.

Le plan visant à la défaite de l'Allemagne avant la fin de cette année pourrait être appelé « le plan de la roue ». Considérez l'Allemagne comme étant le moyeu, le noyau d'une roue. L'Angleterre, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient et la Russie en constituent les contours. La situation de l'Allemagne au centre de la roue lui procure les avantages classiques dans la guerre terrestre. Elle dispose en effet des lignes intérieures de ravitaillement, si importantes dans les combats de surface. Elle peut déplacer le centre de son effort assez facilement et dépêcher des forces supérieures dans les divers secteurs menacés. Quand nous déclenchons une attaque vers le centre de la roue, nous devons accepter tous les désavantages de notre position à la jante de la roue.

Le problème qui se pose dès lors, depuis le début, est un problème à deux faces : comment faire la guerre d'une manière efficace à partir des contours de la roue et débarquer l'équipement et les unités terrestres sur les rivages de l'ennemi, défendus par la puissance aérienne ?

Les experts de l'aviation ont longuement réfléchi à ces problèmes et ils ont dégagé les avantages de la position extérieure des Nations Unies. Tandis que le noyau de la roue a un certain avantage contre les attaques de surface, il peut se trouver dans une position d'infériorité si l'attaque est effectuée par l'aviation. Une force aérienne venant des bases dispersées de la jante de la roue et attaquant le noyau jouit de nombreux avantages sur la force aérienne adverse, laquelle s'efforce de protéger des cibles concentrées. Il semblerait donc logique qu'une stratégie appropriée contre l'Allemagne cherchât à exploiter les avantages de la position extérieure de la roue et à atténuer les désavantages qu'elle comporte.

PLAN DE LA ROUE

Les experts de l'aviation américaine ont abouti à ces conclusions :

1° L'objectif primordial des armes de surface alliées devrait être de s'emparer et de s'assurer tous les contours de la roue. Cela signifie « la prise et la consolidation » de toute l'Afrique du Nord et du Moyen-Orient, et l'envoi de toute l'aide nécessaire pour assurer « la sécurité » de la Grande-Bretagne et de la Russie.

2° L'objectif primordial des aviations alliées devrait être de déclencher une offensive aérienne sans cesse croissante contre les centres de la puissance allemande.

Quand les contours de la roue auront pu être occupés et mis à l'abri de toute menace, quand l'armée nazie aura été contenue à l'intérieur du continent européen, et quand la production de l'Axe pourra être soumise à des bombardements systématiques de tous les secteurs de ce dispositif de siège, tandis que la production alliée s'accroîtra indéfiniment, alors la victoire ne sera plus qu'une question de temps.

Le rôle des armées de terre consistera à s'assurer la maîtrise de la jante et à maintenir une « pression défensive » contre l'Allemagne. Cependant, le jour où la production allemande sera suffisamment réduite, elles seront prêtes à prendre part à l'assaut final ; le rôle des forces maritimes consistera à ravitailler ces positions extérieures, et celui des forces aériennes sera, tout d'abord, de réduire la production allemande et, en second lieu, d'aider les autres armes dans les opérations tactiques.

Telle est, schématiquement exposée, la conception des experts aériens sur la guerre contre l'Allemagne. Avec ce plan général à l'esprit, ils examinent la carte et ils sont amenés aux conclusions suivantes :

1.— L'ANGLETERRE

Les experts de l'aviation américaine n'ont jamais partagé l'enthousiasme des officiers de terre pour l'Angleterre comme une base d'opérations de surface contre l'Allemagne. La raison en est évidente. L'Angleterre représente elle-même, en plus petit, une sorte de roue dont les côtes du Continent constituent les contours. Plus elle reçoit de matériel, plus elle s'expose aux coups de l'aviation allemande. L'Angleterre n'est pas assez étendue pour une dispersion appropriée de ses centres vitaux. Le colonel Lindbergh pensait en aviateur lorsqu'il disait que l'on ne peut pas attaquer un continent d'une île.

De tout temps, ces experts ont jugé qu'il ne fallait envoyer à la Grande-Bretagne que ce dont elle avait besoin pour repousser une tentative d'invasion et se maintenir dans « une position d'attaque » pour l'assaut décisif contre le Continent. En outre, ils ont insisté pour que tous les moyens offensifs envoyés aux Anglais consistent surtout en avions. Naturellement, cette position a été combattue par tous ceux qui n'ont jamais cessé de réclamer un second front immédiat, ouvert à partir des Iles Britanniques.

Aussi souhaitable qu'un second front sur le Continent ait pu apparaître, on peut affirmer que de la plate-forme britannique, *il n'a jamais été possible et ne le sera probablement pas d'ici la fin de l'année* 1943.

Désormais, chaque tonne de matériel destinée à l'Angleterre devrait être consacrée à activer l'attaque aérienne contre les sources de la puissance allemande.

2.— L'AFRIQUE

Les experts de l'aviation américaine considèrent l'Afrique comme la meilleure plateforme pour les opérations offensives contre l'Europe. L'Afrique offre tous les avantages dont l'Angleterre est privée. Ce n'est pas un centre enserré par la périphérie ; ce n'est pas une île dominée par un continent. Elle est elle-même un continent avec de grands espaces propres à la dispersion. De plus, nos voies de communications vers l'Afrique sont relativement sûres. Nous pouvons établir des industries de guerre en Afrique et alléger ainsi le problème du ravitaillement. Et, par-dessus tout, le continent africain possède trois « ponts » sur l'Europe : le pont de Gibraltar, le pont de la Sicile vers l'Italie, et celui qui conduit au Moyen-Orient.

Le débarquement allié en Afrique du Nord est une étape importante du « plan de la roue ». L'Afrique a été justement considérée comme le secteur le plus faible de la jante de la roue. L'objectif immédiat des armées anglo-américaines cet hiver sera de détruire les forces de Rommel-Arnim et de s'assurer toute l'Afrique du Nord. Puis, installées derrière le rempart de la Méditerranée, nos forces terrestres se masseront le long des trois têtes de pont précitées et accroîtront la pression de surface sur l'Allemagne, tandis que nos bombardiers, opérant à partir d'aérodromes largement dispersés, commenceront à bombarder les villes italiennes sur une plus grande échelle qu'à présent et à attaquer le sud-est de l'Europe.

3.— LE MOYEN-ORIENT

Toujours important pour ses pétroles, le Moyen-Orient est dégagé de toute menace directe depuis la victoire de Stalingrad et le recul en débâcle des armées allemandes. Cela nous permet de libérer une partie importante de nos forces et de faciliter nos opérations de nettoyage en Afrique du Nord. Le Moyen-Orient est aussi important en raison de ses bases de bombardement. De là, nos avions, conjointement avec les bombardiers soviétiques, pourront intensifier leurs attaques contre les régions pétrolifères de la Roumanie et harceler les lignes de communications allemandes en Russie.

4.— LA RUSSIE

La possibilité d'infliger la défaite finale à l'Allemagne en 1943 a été considérablement accrue par les magnifiques victoires de l'armée rouge. Les importants succès soviétiques nous permettront d'exercer une plus forte pression dans les autres secteurs de la roue. D'autre part, même si les Russes ne sont pas capables cette année-ci de poursuivre leur marche victorieuse, il suffit qu'ils exercent de leur côté une pression sur les lignes allemandes comme dans les autres secteurs du dispositif, jusqu'à l'offensive générale.

SIX MOIS SUFFISENT

Une fois toute l'Afrique du Nord nettoyée des forces allemandes, les Nations Unies n'auront pas besoin de plus de six mois pour réduire, grâce à leurs attaques aériennes, la puissance allemande à tel point, que les lignes ennemies craqueront de toutes parts sous la pression des forces de terre. Lorsque les Allemands déclenchèrent leur blitz aérien contre la Grande-Bretagne, leur raid le plus effectif eut lieu sur Coventry où furent jetées 240 tonnes de bombes en une nuit. Leurs bombardiers n'avaient été préparés qu'au rôle de faciliter l'avance des forces de terre. Quand les Anglais bombardèrent Cologne, il y a quelques mois, ils déversèrent trois mille tonnes de bombes et anéantirent la ville. Un millier de nos forteresses volantes peuvent aller au-dessus de Berlin dans un raid de jour, abattre les avions de chasse allemands et jeter 3.500 tonnes de bombes avec la précision d'un tir d'artillerie. C'est ainsi que seront détruites les sources de la puissance allemande.

Les victoires russes et le débarquement en Afrique du Nord avec l'occupation de l'Algérie, du Maroc et, bientôt, de la Tunisie, nous permettront d'exploiter systématiquement les avantages de la stratégie de la jante de la roue. Mais pour que celle-ci soit appliquée au pied de la lettre, nous devrons nous inspirer des considérations suivantes :

1° Reconnaître que l'industrie de guerre nazie est notre objectif primordial.

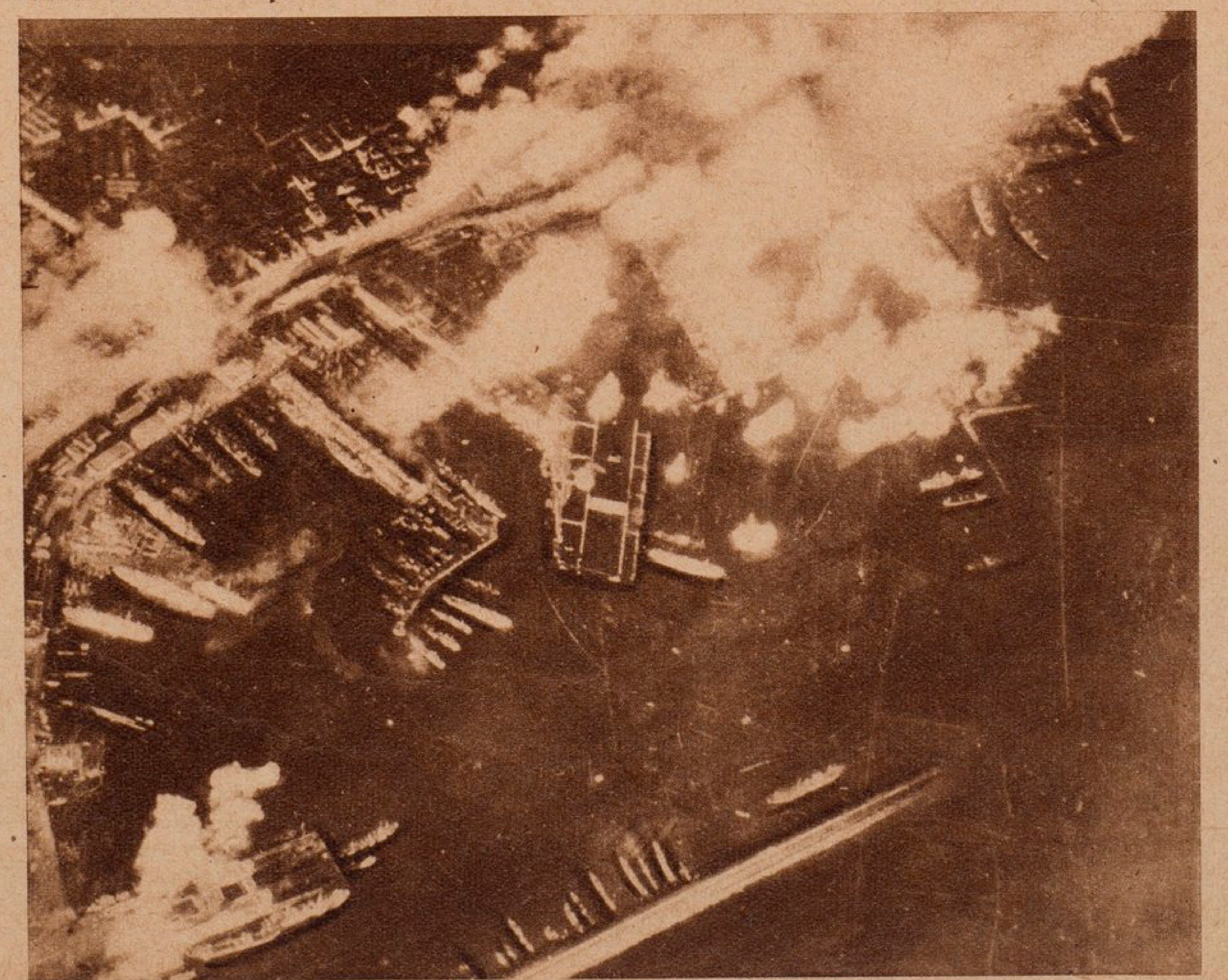
2° Reconnaître que l'aviation constitue une arme stratégique, décisive et indépendante.

3° Admettre que les contours de la roue constitués par l'Angleterre, l'Afrique, le Moyen-Orient et la Russie doivent être protégés par les forces aériennes et terrestres et que lorsque leur sécurité sera tout à fait assurée, la pression défensive devra être le seul rôle des armées de terre, afin que le maximum de l'effort offensif puisse être concentré sur l'aviation.

4° Reconnaître que les Iles Britanniques doivent se cantonner dans une position défensive, tout en exerçant leur pression sur les centres, et que la plus grande partie de l'aide à leur apporter doit consister surtout à renforcer l'aviation.

5° Reconnaître, ce qui est en partie fait, que l'Afrique et le Moyen-Orient représentent les secteurs les plus appropriés à l'effort terrestre américain, car ils constituent les points faibles du dispositif ennemi.

6° Après que les contours de la roue auront été occupés et rendus sûrs, après que l'Allemagne aura été partout contenue, après que les attaques aériennes auront atteint toute l'intensité en vue d'affaiblir la puissance militaire allemande, il ne restera plus qu'à déclencher une attaque concertée de toute la jante de la roue contre les vestiges branlants de la force allemande. Mais le moment du COUP DE GRACE n'interviendra que lorsque toute la jante de la roue aura été occupée et fortifiée, et que les forces aériennes alliées combinées auront martelé les centres de ce dispositif, c'est-à-dire les sources de la production nazie.



Des installations portuaires de Naples ont été durement éprouvées par les raids exécutés par les forces aériennes américaines. D'épaisses colonnes de fumée s'élèvent des docks.



Au milieu de chutes de neige abondantes, des sapeurs russes déblaient la voie des champs de mines posés par l'ennemi.

HIVER RUSSE

« Après avoir passé un hiver en Russie, je n'aurai plus jamais froid... »

par PHILIP JORDAN

La voie ferrée qui relie Arkhangel à Moscou est bordée de nombreuses maisonnettes en bois. A l'approche de l'hiver, les habitants de ces cabanes pittoresques ont l'habitude d'étendre, sur des cordes tendues entre deux poteaux, d'étranges pièces de tissu. Leur apparition en plein air est un signe précurseur de la saison froide.

Ce sont des peaux de chèvre que les Russes exposent ainsi à la fin de chaque automne. Bientôt, elles couvriront les habitants de ces régions glaciales.

CONTRE LE FROID

La peau de chèvre est le remède contre le froid le plus répandu en Russie. Presque tout le monde, à l'exception de quelques officiels haut placés qui portent des manteaux de fourrure, se couvre d'une peau de chèvre pendant l'hiver. L'aspect de cet accessoire vestimentaire indispensable n'est pas particulièrement élégant, mais par contre son utilité est incontestable. Ces manteaux protègent contre le froid mieux qu'aucune autre sorte de fourrure. Ils ne présentent qu'un seul inconvénient : au bout d'un certain temps, ils dégagent une odeur pestilentielle qui vous monte désagréablement aux narines.

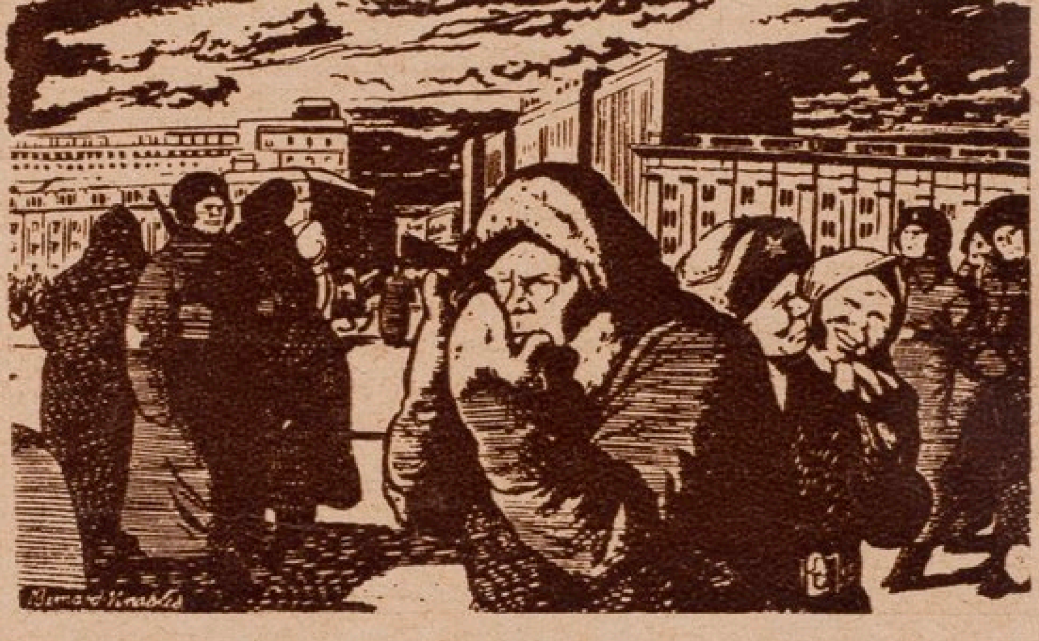
Empêcher une peau de chèvre de « sentir » est une tâche qui jusqu'à maintenant a dépassé l'ingéniosité de l'homme. Il serait plus facile de trouver un remède radical pour enrayer le cancer. D'autre part, la peau de chèvre sent moins mauvais au froid qu'au chaud. C'est probablement pour cette raison que ceux qui vont au théâtre, en Russie, doivent obligatoirement déposer leurs manteaux au vestiaire.

Mais tant pis pour la pestilence ; les manteaux en peau de chèvre protègent contre les morsures du froid des millions de travailleurs et de paysans habitant le pays le plus froid du monde.

En général, les soldats russes ne portent pas des paletots de ce genre. Ils sont vêtus de longs manteaux gris, qui semblent être faits d'un tissu rappelant le feutre de la meilleure qualité. Ces vêtements sont doublés à l'intérieur : la doublure est cousue de façon à former des losanges pareils à ceux des fauteuils capitonnés.

COUVRE-CHEFS VARIÉS

Ceux qui pensent que tous les Russes sont coiffés du traditionnel bonnet à poil des Cosaques se trompent lourdement. Les élégants portent des chapeaux mous en peau de phoque : ils les achètent toujours assez grands pour qu'ils leur protègent les oreilles. Ce genre de couvre-chef présente un avantage appréciable : on peut lui donner des formes variées. Nombre de gens, y compris des militaires, portent un petit chapeau rond en fourrure à long poil, avec des oreillères. Lorsqu'il fait un peu moins froid, et que les oreilles ont besoin d'aération, la partie qui les recouvre est maintenue à l'aide d'un ruban qui se noue sur le sommet du crâne. Alors on ressemble à une sorte de Sherlock Holmes hirsute.



Ceux qui ont de la chance chaussent de confortables bottes en feutre avec la semelle également en feutre. Ces chaussures sont idéales pour préserver les pieds du froid. Mais lorsque la température est vraiment basse en Russie, il n'est rien au monde qui puisse vous protéger efficacement.

Naturellement, la variété de fourrures qui sont en vente chez les quelques cent fourreurs de Moscou est grande. Néanmoins, toutes les qualités sont plutôt misérables et les prix horriblement chers. La Russie a toujours été obligée de préférer l'utile au beau : toutes les bonnes fourrures sont exportées ; celles qui restent dans le pays ne sont pas fameuses. La meilleure d'entre elles est probablement l'écureuil gris. Mais elle s'use au frottement et coûte très cher. Presque tous les Russes portent des gants en laine. Il est rare de rencontrer un habitant des Soviets qui soit atteint du péché mignon de l'élégance pendant l'hiver. En cette saison, les gens sont trop occupés à combattre le froid.



En patrouille à travers les forêts recouvertes de neige, des skieurs soviétiques sont revêtus d'uniformes blancs qui les confondent avec le paysage, les cachant aux observateurs ennemis.

MOSCOU EN HIVER

Après avoir connu les températures glaciales de Moscou et de Kuibyshev, jamais plus, dans n'importe quelle partie du monde, je ne serai importuné par le froid, car lorsque je voyais le thermomètre monter à cinq degrés au-dessous de zéro, j'avais l'impression qu'il commençait à faire chaud.

Le froid est très agréable, pourvu que l'on soit convenablement vêtu. De bon matin, l'on quitte sa demeure, déterminé à passer toute la journée à faire des promenades en ville. Puis, soudain, l'on sent son nez plein d'aiguilles : ce sont les poils qui ont gelé et qui sont devenus raides. Ensuite, des picotements de plus en plus aigus viennent endolorir les joues, et l'on est obligé de lever les mains gantées à la hauteur du visage pour former une sorte d'écran dans lequel on essaye en vain de souffler un tant soit peu de chaleur, pour fondre la glace qui s'est formée dans les narines et sur les joues. En un quart d'heure, l'on se sent aussi confortable que dans un manteau. Le froid attaque la colonne vertébrale, et finalement l'on soupire d'aise lorsqu'on se retrouve dans la grande salle d'un hôtel, chauffée seulement par la chaleur dégagée par une centaine de corps, car le bois à brûler est presque introuvable dans toute la Russie.

Il semble à première vue étrange que dans un continent couvert de forêts, des villes comme Moscou et Kuibyshev manquent de bûches pendant l'hiver. Mais en Russie, il n'est point nécessaire d'avoir recours à des acrobaties d'éloquence pour faire comprendre aux gens qu'il faut « concentrer toute attention sur un seul objectif », qu'il faut sacrifier tout intérêt personnel à la cause commune : le bois à brûler est sévèrement rationné en Russie.

Lorsque le gouvernement peut disposer de quelques camions ou véhicules sans que cela porte atteinte à la conduite de la guerre, alors on voit apparaître quelques bûches dans les villes. Mais lorsque l'armée réquisitionne tout le matériel roulant, ne laissant aucun camion aux civils, les civils se passent de bois à brûler. C'est d'une simplicité enfantine : les gens ne grognent pas contre cet état de choses, parce que la guerre est très proche de chacun d'eux. Je suis convaincu qu'ils se disent qu'il vaut mieux avoir froid pendant quelque temps, plutôt que d'être congelés *ad eternum*, si jamais l'ennemi l'emporte.

UN FROID INSIDIEUX

Nombreux sont les hommes sur terre qui ne savent pas ce que cela veut dire que d'avoir froid. S'ils veulent en connaître l'expérience, je leur suggérerai de passer une nuit d'hiver dans une automobile en panne, sur une petite hauteur, exposée à tous les vents, au beau milieu des steppes centrales : il faisait une température très basse le soir où j'eus à subir cette expérience. Il neigea abondamment jusqu'au matin, et les rafales de vent soufflèrent avec fureur.

A l'avenir, j'éprouverai de grandes difficultés à croire ceux qui affirment qu'une couverture de neige tient la terre chaude et qu'elle préserve du froid les fleurs et les plantes. J'eus mes pieds constamment « protégés » par une couverture de neige cette nuit-là : le lendemain, mes extrémités inférieures étaient collées au sol par le gel, et plus tard, pendant des semaines, j'éprouvai des douleurs aiguës chaque fois que je plongeai mes pieds dans un baquet d'eau chaude.

Le froid de Russie est insidieux, car il pénètre d'abord très lentement, et ensuite, tout d'un coup, il frappe. J'avais beau, lorsque je grelottais, appeler à mon secours le souvenir des nuits passées à Khartoum, ou bien celui d'une journée de juin à Delhi, je ne trouvai aucun réconfort dans ces réminiscences. A vrai dire, même la mémoire refuse de fonctionner dans ces conditions, car le froid a un effet paralysateur sur l'esprit aussi bien que sur le corps. Et au fur et à mesure que les membres se raidissent, la pensée se fige dans une immobilité de glace.

J'eus l'occasion une fois de voyager de Kuibyshev à Moscou à bord d'un bombardier non chauffé dont deux vitres étaient manquantes. Je ne me rappelle rien du voyage : je repris connaissance dans la salle d'attente de l'aérodrome de la capitale soviétique, où ronflait un poêle énorme : je revins à la vie après que j'eus ingurgité plusieurs tasses de thé brûlant.

Pourtant, le froid ne semble pas affecter le moins du monde la santé des Russes. Dans les théâtres, l'on entend rarement tousser. Et l'une des grandes joies de l'hiver est de stationner devant l'entrée des artistes : l'on voit arriver des cortèges de gens fagotés d'une façon grotesque. Mais à l'intérieur les manteaux tombent, et vous avez soudain la vision éclatante de jeunes femmes divinement parées. Dans ce monde irréel, créé par leur jeunesse et leur beauté, elles évoluent pendant quelque temps, puis, lorsque le spectacle est terminé, elles se carapaçonnent de nouveau dans leurs rudes enveloppes et s'en vont dans les usines, dans les hôpitaux, apporter leur contribution à l'effort de guerre.

(D'après « Lilliput »)

Le bonheur n'est pas une station d'arrivée, mais une sorte de voyage.
(Margaret Lee Runbeck)

Le mot « tradition » ne signifie pas la mort de ceux qui étaient vivants, mais que les morts sont toujours vivants.
(G.K. Chesterton)

23 JOURS A LA DERIVE

Le capitaine Edward V. Rickenbacker, « Eddie » pour ses intimes, est un as de la dernière guerre. Parti avec sept compagnons pour effectuer un vol de reconnaissance au-dessus du Pacifique, il disparut pendant vingt-trois jours, laissant croire qu'il avait péri dans un accident d'avion. Mais Eddie s'en était tiré une fois de plus, et, revenu sain et sauf aux Etats-Unis, il raconta l'étonnante histoire des péripéties qu'il vécut avec ses compagnons d'infortune. Voici son émouvant récit :



L'arrivée du capitaine Rickenbacker à Washington. Il est accueilli par sa femme et ses deux fils à qui il racontera les péripéties de son odyssée, au cours de laquelle il flotta à la dérive avec quelques compagnons pendant vingt-trois jours et connut de cruelles souffrances.

J'étais chargé d'effectuer une tournée d'inspection des bases américaines du Pacifique. Accompagné de sept hommes d'équipage, je m'envolai à minuit d'un aérodrome militaire de Hawaï. L'appareil devait atteindre, le matin suivant, un petit atoll, au sud de la base de départ. Mais à l'heure prévue, aucune terre n'était en vue. Les réserves d'essence étaient presque épuisées et il fallait nous résoudre à tenter de nous poser sur la mer, tant bien que mal.

Nous plaçâmes nos provisions d'eau et de vivres dans le compartiment de la radio. Tous les matelas et les coussins disponibles furent dressés contre les parois de l'avion pour amortir le choc ; entre temps, le pilote, capitaine William T. Cherry, dirigeait l'appareil vers les flots démontés. Grâce à son adresse et aussi à la chance qui voulut bien nous sourire, nous n'avons pas heurté le sommet d'une lame : nous aurions coulé à pic.

Pourtant, nous ne nous en tirâmes pas sans quelques plaies et de nombreuses bosses. Le colonel Hans C. Adamson eut des contusions dans le dos et l'opérateur de radio reçut un coup sur le nez...

Je dois admettre que nous étions tellement anxieux de quitter l'épave au plus vite, que personne d'entre nous ne songea à sauver les vivres. Nous étions donc dépourvus d'eau et de nourriture. Tout ce que nous pûmes sauver, ce furent huit oranges, à moitié desséchées, qui constituèrent notre seul aliment pendant huit jours. Je fus chargé d'établir les rations. Sept paires d'yeux braqués sur moi m'incitèrent, malgré ma maladresse, à établir des parts sensiblement identiques.

Quelques instants plus tard, le plus petit de nos radeaux capota. Le jeune homme, dont nous devions déplorer la mort par la suite, fut renversé. Il avala quelques gorgées d'eau saumâtre qui ne parvinrent pas à étancher sa soif. De plus, il souffrit horriblement de mal de mer pendant plusieurs heures.

LA SOIF

Nous étions nous-mêmes assez malades par suite du gros temps. Pendant la nuit, en cachette, le malheureux jeune homme avala encore de l'eau de mer. La faim finit de l'achever. Dans la nuit du 13, il mourut.

J'avais pu sauver un morceau de corde de l'avion ; nous nous en servîmes pour attacher l'une à l'autre les embarcations. Nous nous préoccupions beaucoup des vivres et de l'eau qui nous manquaient, mais nous n'osions revenir vers l'avion qui pouvait s'engloutir d'une minute à l'autre, entraînant l'audacieux qui se serait hasardé à son bord. Bientôt, nous fûmes surpris par un calme plat qui nous immobilisa pendant cinq jours dans une mer unie comme un miroir. Il faisait terriblement chaud.

Mes compagnons avaient, pour la plupart, jeté leurs chaussures et même, certains d'entre eux, leurs chaussettes. Ils s'en repentirent amèrement. Ils s'étaient débarrassés de ces compléments vestimentaires, pensant qu'ils allaient probablement être obligés de nager. Et maintenant le soleil brûlait cruellement leurs pieds et leurs jambes. Deux ou trois parmi mes compagnons ne portaient que des pull-overs, et avaient la tête nue.

J'eus la chance de me trouver à meilleure enseigne. J'avais aux pieds des bottines, que je porte toujours à cause de mon pied blessé, et sur la tête, un vieux feutre dont j'avais refusé de me défaire, malgré l'insistance de ma femme, pendant dix ans. Maintenant, j'étais heureux de posséder ce couvre-chef.

Nous plongions nos mouchoirs dans l'eau, et ensuite nous nous en entourions le visage. Cela nous soulageait un peu, mais quand même le soleil de feu nous infligeait de terribles brûlures.

Pas une seule goutte de pluie ne tomba jusqu'à la huitième nuit. En vain, nous scrutions l'horizon dans l'espoir d'apercevoir un navire ou un avion. Le jeune homme qui était dans mon radeau avait trouvé une petite Bible dans la poche de son jumper. A partir du second jour, nous organisâmes de petites séances de prières, le soir et le matin, et, à tour de rôle, nous nous mîmes à lire des passages de la Bible. Très sincèrement, et très humblement, nous priions pour notre délivrance. Après avoir avalé nos derniers restes d'oranges, nous ressentîmes des crampes insupportables à l'estomac.

Nous étions les heureux possesseurs de deux petites cannes à pêche, au bout desquelles pendaient des hameçons minuscules. Mais nous n'avions pas d'appâts. Pourtant, la Providence se chargea de nous envoyer quelque chose à nous mettre sous la dent. Si sept personnes n'avaient pas assisté à l'événement incroyable, jamais je ne me hasarderais à raconter cette histoire. Moins d'une heure après notre prière, une mouette vint se poser sur mon épaule. Ma main tremblait d'émotion pendant que j'essayais de la saisir. Finalement, j'attrapai l'oiseau. Lui tordre le cou, le plumer, le vider, le découper et nous le partager fut l'affaire de quelques minutes. Nous nous servîmes de ses intestins comme appâts pour les poissons.



Le capitaine Rickenbacker photographié avec quelques membres de son équipage, avant de prendre son dramatique envol.

LA MANNE

Le capitaine Cherry et moi-même réussîmes à prendre un petit maquereau. Nous eûmes ainsi de la nourriture pour deux jours. Le partage s'opéra conformément aux principes de l'égalité la plus stricte, et, naturellement, il n'y eut pas de restes : chair, têtes, arêtes, tout fut avalé avec délices.

Le lendemain, une autre mouette vint se poser sur mon épaule. Je n'eus pas le cœur de lui faire subir le même sort que son congénère, et la laissai s'envoler. Cette nuit-là, nous eûmes notre premier orage. Nous l'attendions avec impatience pour pouvoir étancher notre soif.

Nous ne savions pas comment nous y prendre pour accaparer une partie de l'eau que les gros nuages déversaient sur nous. Finalement, nous eûmes l'idée de laisser nos chemises, nos chaussettes et nos mouchoirs se tremper et ensuite de les tordre au-dessus d'un petit seau en caoutchouc. A l'unanimité, mes compagnons me chargèrent de l'opération. J'eus beaucoup de difficulté à faire passer le contenu du seau dans les compartiments de nos ceintures de sauvetage où nous décidâmes de garder nos rations d'eau.

Pendant les deux premiers jours, nous fûmes rationnés à raison de deux gorgées d'eau par jour et par homme. Par la suite, nous parvînmes à nous procurer des quantités supplémentaires du précieux liquide et la distribution quotidienne fut un peu plus généreuse.

Pendant la tempête, le canot du capitaine Cherry capota et cet incident nous coûta nos fusées, notre petite pharmacie de premier secours et une foule d'autres objets utiles que nous perdîmes à jamais.

Le soir du 11, l'état du jeune homme qui était tombé à la mer peu après le naufrage empira. Il faisait assez chaud. Je pensai bien faire en prenant le jeune homme dans mes bras et d'essayer de le chauffer avec la chaleur de mon corps. Je le berçai ainsi pendant deux nuits. Le brouillard qui nous enveloppait fut pour lui mortel. Le soir où il succomba, il demanda à être transporté de nouveau sur son petit radeau, et nous obtempérâmes à son vœu. Vers trois heures du matin, je l'entendis qui rendait son dernier soupir. Dans ma vie, j'ai eu de fréquents contacts avec la mort. Il m'est arrivé plus d'une fois d'extraire des torches humaines d'automobiles ou d'avions qui brûlaient. Mais cette fois-ci, je me sentais tout à fait désemparé. Je ne pus prendre aucune décision avant la levée du jour. A six heures du matin, nous nous ressaisîmes. Après nous être assurés que le pauvre garçon dormait de son dernier sommeil, nous le laissâmes doucement glisser dans les flots. Il disparut. Ce fut là l'une des tâches les plus pénibles que j'aie eu à accomplir de ma vie.

Désormais, nous n'étions plus que sept.

DECEPTIONS

Dans la nuit de la dix-septième journée, nous aperçûmes un appareil volant à cinq milles environ de distance. Depuis le premier jour, nous avions organisé des tours de garde, mais l'état d'épuisement dans lequel nous nous trouvions rendait l'observation de plus en plus difficile. Nous nous agitâmes frénétiquement pour attirer l'attention du pilote, mais ce fut en vain. L'avion disparut à l'horizon. Nous étions désespérés. Le lendemain matin, deux autres appareils firent leur apparition dans le ciel. Hélas ! ils ne purent nous repérer. Le jour suivant, quatre avions survolèrent à quelques milles de distance. Mais, une fois de plus, nous ne fûmes pas aperçus. Sans doute la mer démontée rendait l'observation difficile.

Comme je l'ai déjà dit, nous ne savions pas où nous étions ; nous nous rendions également compte que personne au monde ne pouvait connaître le point minuscule de l'immense océan dans lequel nous nous débattions. Quelques-uns de mes compagnons avouèrent avec effroi leur crainte de mourir.

Pour tout instrument, nous ne disposions que d'une montre, une seule. Les autres avaient été détraquées par l'eau de mer. Pour essayer de nous diriger, nous montâmes une voile rudimentaire. Le courant et le vent nous poussaient vers le sud-ouest, et bientôt je fus saisis par la crainte de voir nos radeaux aborder sur quelque île occupée par les Japonais. Aucun de nous ne tenait particulièrement à devenir un prisonnier de guerre.

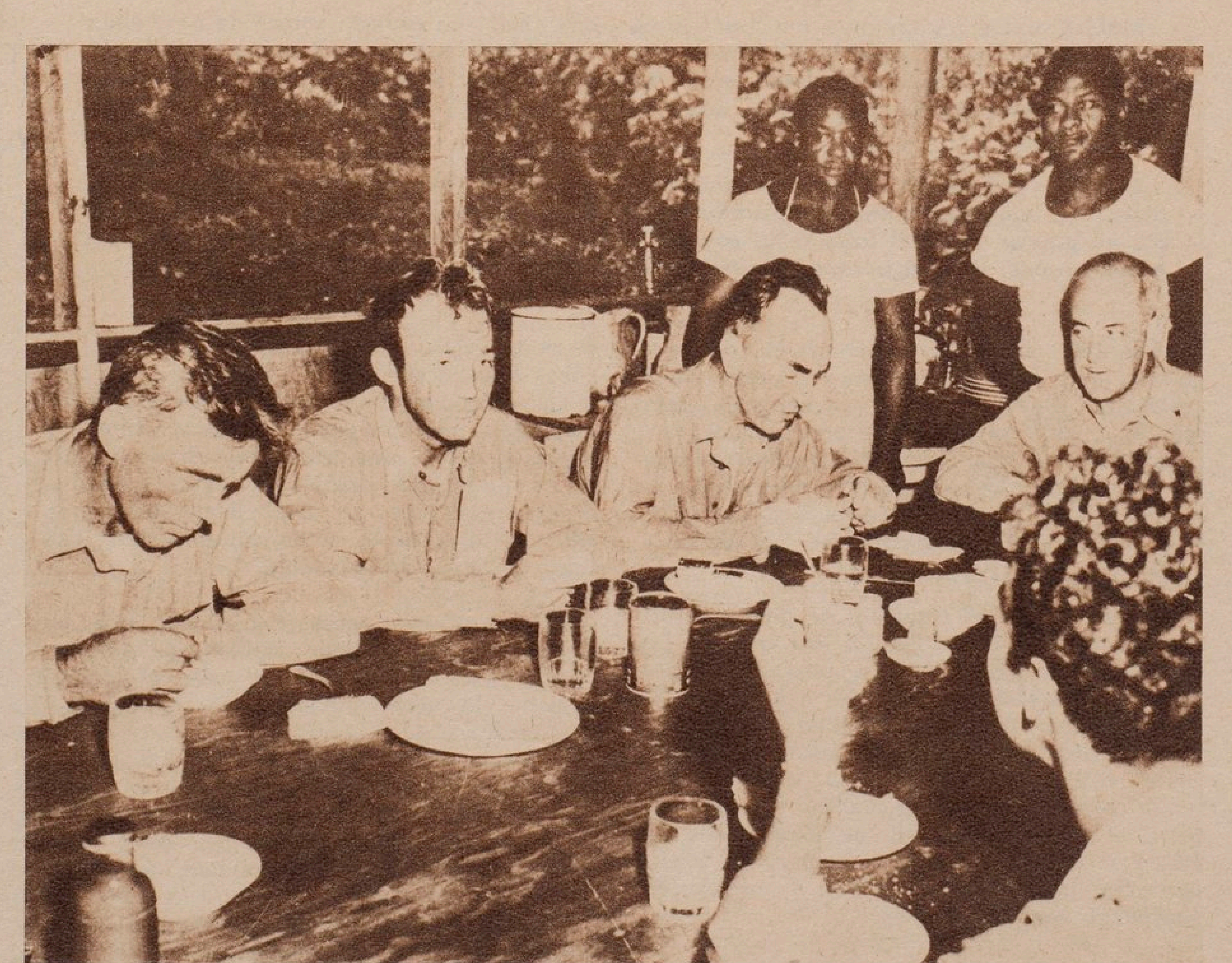
SAUVES !

Dans la nuit du vingtième jour, nous décidâmes de nous séparer en deux groupes. Le capitaine Cherry s'embarqua seul sur le petit canot, le second pilote, le navigateur et l'opérateur de radio sur le second radeau. Nous demeurâmes trois sur le radeau principal. Nous devions apprendre plus tard que le capitaine Cherry avait été sauvé par un avion, et que nos trois autres compagnons avaient réussi à atteindre une petite île déserte où des indigènes d'une île voisine les trouvèrent quelque temps après.

Dans l'après-midi du vingt-troisième jour, notre embarcation fut repérée. Deux avions volèrent au-dessus de nous en décrivant de nombreux cercles. L'un d'eux vola si bas, que je parvins à voir le visage du pilote qui souriait. Mais, décidément, le sort s'acharnait contre nous. Un fort vent se leva, les vagues bouleversèrent la surface de l'océan, et cela eut pour résultat immédiat de nous faire disparaître aux yeux des aviateurs qui nous avaient repérés. Toutefois, notre désespoir devait être de courte durée : une demi-heure plus tard, une escadrille parvint juste au-dessus de nous, et pendant qu'un appareil décrivait des cercles presque sur place, les autres partirent pour amener des secours. Nous craignions l'arrivée de la nuit, car nous risquions d'être de nouveau perdus dans l'obscurité. Au crépuscule, l'avion tenta d'amerrir, à l'aide de fusées éclairantes. Contre toute attente, la manœuvre réussit.

Les dernières lueurs du jour nous permirent de voir se découper à l'horizon la silhouette d'une vedette lance-torpilles. L'hydravion nous remorqua jusqu'au navire. Une seconde vedette était arrivée entre temps.

Nous étions sauvés !



Après leur sauvetage, Rickenbacker (troisième à droite) et trois membres de son équipage sont recueillis et traités avec soin. Une collation leur est servie qui remontera leurs forces.

DIRIGEABLES PORTE-AVIONS

L'arme de demain

Voici de quelle façon l'avion pourrait être happé par le dirigeable et installé sur la plate-forme intérieure où il se trouvera en sécurité.

Dans les immenses étendues du théâtre de guerre du Pacifique, il est apparu, notamment au cours des batailles de Midway et de la mer du Corail, que les navires de surface, y compris les porte-avions, n'avaient qu'une efficacité limitée. Leur rayon d'action et leur rapidité ne sont pas assez grands pour leur permettre d'exploiter un avantage tactique à fond. Les stratèges navals ne perdent pas de vue que, en un sens, les porte-avions navals sont plus vulnérables que toute autre unité. Ils peuvent être coulés de quatre façons : par les mines, par les navires de surface, par les sous-marins et par les avions. De plus, ce ne sont pas les navires de guerre les plus rapides ; et les avions qu'ils transportent sont nécessairement inférieurs à ceux qui s'envolent des bases terrestres. Dans une bataille, quelques bombes atteignant le pont d'envol peuvent le rendre inutilisable. Et par mauvais temps, il leur est très difficile d'employer leurs avions, tant pour l'atterrissage que pour l'envol.

Malgré toutes ces lacunes, les Américains construisent un grand nombre de nouveaux porte-avions. Ils ont sans doute raison, car pour le moment ce sont, comme on l'a dit justement, les yeux d'une flotte, mais la question qui s'est posée est la suivante : « N'est-ce pas mettre trop d'œufs dans un seul panier ? Ne pouvons-nous rien faire d'autre ? »

Certains experts de la marine américaine suggèrent l'emploi du dirigeable. C'est, disent-ils, une arme d'une très grande valeur que nous semblons avoir presque oubliée. S'il ne pourra pas tout faire à lui seul, et si son emploi devra être coordonné avec les autres armes, il aura néanmoins des possibilités uniques.

Ce projet n'a d'ailleurs pas toujours été dédaigné par le Département de la Marine. Signalons, entre autres tentatives d'adoption, une loi proposée en 1937 qui tendait à la construction de plusieurs dirigeables dont chacun transporterait vingt avions de chasse. Mais elle n'eut pas de suite. En 1938, l'Acte des Crédits Navals autorisait la construction d'un dirigeable de trois millions de cubes. Ici encore, les fonds nécessaires ne furent pas alloués. Le résultat de toutes ces velléités, c'est que si les Etats-Unis voulaient construire à présent une flotte de « dirigeables porte-avions », ils devraient partir non pas exactement mais presque de zéro.

UN PREJUGE...

La cause de la désaffection dont les dirigeables sont l'objet réside dans un préjugé très répandu. Dites le mot « dirigeable », et l'homme moyen pensera immédiatement au « Hindenburg » plongeant en flammes vers le sol. Il se souviendra aussi de l'« Akron » et du « Macon ». « Ils se sont abattus en mer, n'est-ce pas ? » Et les dirigeables étrangers n'ont pas été plus heureux. Ils se brisèrent en deux, prirent feu et explosèrent. « Ils ne peuvent pas tenir le coup, dira-t-il. C'est pourquoi ils ont été abandonnés. Dans une bataille, un obus ou deux leur ferait perdre tout leur gaz. Le jeu n'en vaut donc pas la chandelle. » Cette façon de voir tient à de nombreux préjugés et erreurs ; pour donner une idée des possibilités du dirigeable porte-avions dans la guerre, il faut commencer par détruire tout d'abord ces fausses conceptions.

La plupart d'entre nous ont oublié, en ces jours de guerre aérienne, l'importance du dirigeable dans le passé. Avant et après la dernière guerre — jusqu'à l'incendie du « Hindenburg », le 6 mai 1937 — des dirigeables desservant régulièrement des lignes commerciales firent 114.723 voyages aériens, couvrant plus de sept millions de kilomètres et transportant 354.265 passagers sans le moindre incident.

Dans l'ensemble, 157 aérostats furent construits dont 138 par les Allemands, 16 par les Anglais et 3 par les Américains. La plupart l'avaient été avant ou pendant la dernière guerre, mais onze d'entre eux le furent après l'armistice. Parmi ces onze paquebots de l'air, seul le « Hindenburg » fut perdu en service commercial, et cela était dû à l'inflammabilité de l'hydrogène. Des dirigeables américains, le « Shenandoah » et le « Macon » se disloquèrent en cours de vol tandis que l'« Akron » s'abattait dans l'Atlantique en 1933.

Devant toutes ces tragédies, le public perdit de vue les faits qui étaient à leur origine. Le capitaine Rosendahl déclara pourtant clairement qu'elles étaient imputables à la faillibilité humaine plus qu'aux dirigeables proprement dits ; et les experts sont d'accord que les récentes recherches doivent grandement améliorer la construction des dirigeables. Il faut ajouter à cela que les progrès accomplis dans les études météorologiques (c'est le mauvais temps qui causa la perte de l'« Akron ») profiteront également aux dirigeables.

UNE ARME PRECIEUSE

Nombreux sont les techniciens et les experts qui, aux Etats-Unis, pensent que le dirigeable serait une précieuse arme aérienne. Une flotte de porte-avions aériens d'environ 35.000 mètres cubes (plus grand que l'« Akron » d'un tiers) et qui disposeraient de 8 ou 10 moteurs Diesel, employant un combustible moins dangereux que la gazoline, augmenterait le rayon d'action et la vitesse des opérations alliées offensives et défensives. Le gaz avec lequel on gonflerait ces dirigeables serait naturellement l'hélium qui est ininflammable.

D'aussi grandes unités coûteraient à la marine américaine plusieurs millions de dollars ; comme porte-avions de l'air, cela en vaudrait la peine. Le porte-avions naval « Lexington », qui fut perdu dans la bataille de la mer du Corail, avait coûté 45 millions de dollars et il transportait un contingent normal de 80 avions. Six ou sept dirigeables transportant un total de 80 avions coûteraient à peu près autant qu'un des plus petits porte-avions de surface.

Les avions partis d'un dirigeable peuvent voler plus loin que ceux d'un porte-avions naval. N'ayant pas de pont d'où prendre l'air, ils peuvent emporter plus de gazoline. Ils sont lancés simplement en étant jetés d'une sorte de trapèze situé au-dessous du dirigeable. A leur retour, ils s'accrochent à une barre du trapèze au moyen d'un crochet tandis qu'un treuil électrique les hisse vers leur hangar. A l'intérieur du dirigeable, ils sont déplacés dans le hangar à l'aide de rails suspendus. Toute cette opération qui, cela dit incidemment, *fut réalisée des centaines de fois sans le moindre accroc à bord de l'« Akron » et du « Macon »* ne prend que quelques minutes.

En ce qui concerne le personnel aussi, ces nouveaux paquebots aériens offrent de nombreux avantages. Chacun d'eux transporte une douzaine d'officiers et près de 85 hommes. Un croiseur a à bord 50 à 60 officiers et environ 1.000 hommes ; un petit porte-avions comme le « Ranger », qui est trois fois plus petit que le « Lexington », transporte 160 officiers et 1.650 hommes. Si le navire est envoyé par le fond, la perte est en proportion beaucoup plus grande que celle qu'entraîne un porte-avions de l'air.

VULNERABILITE

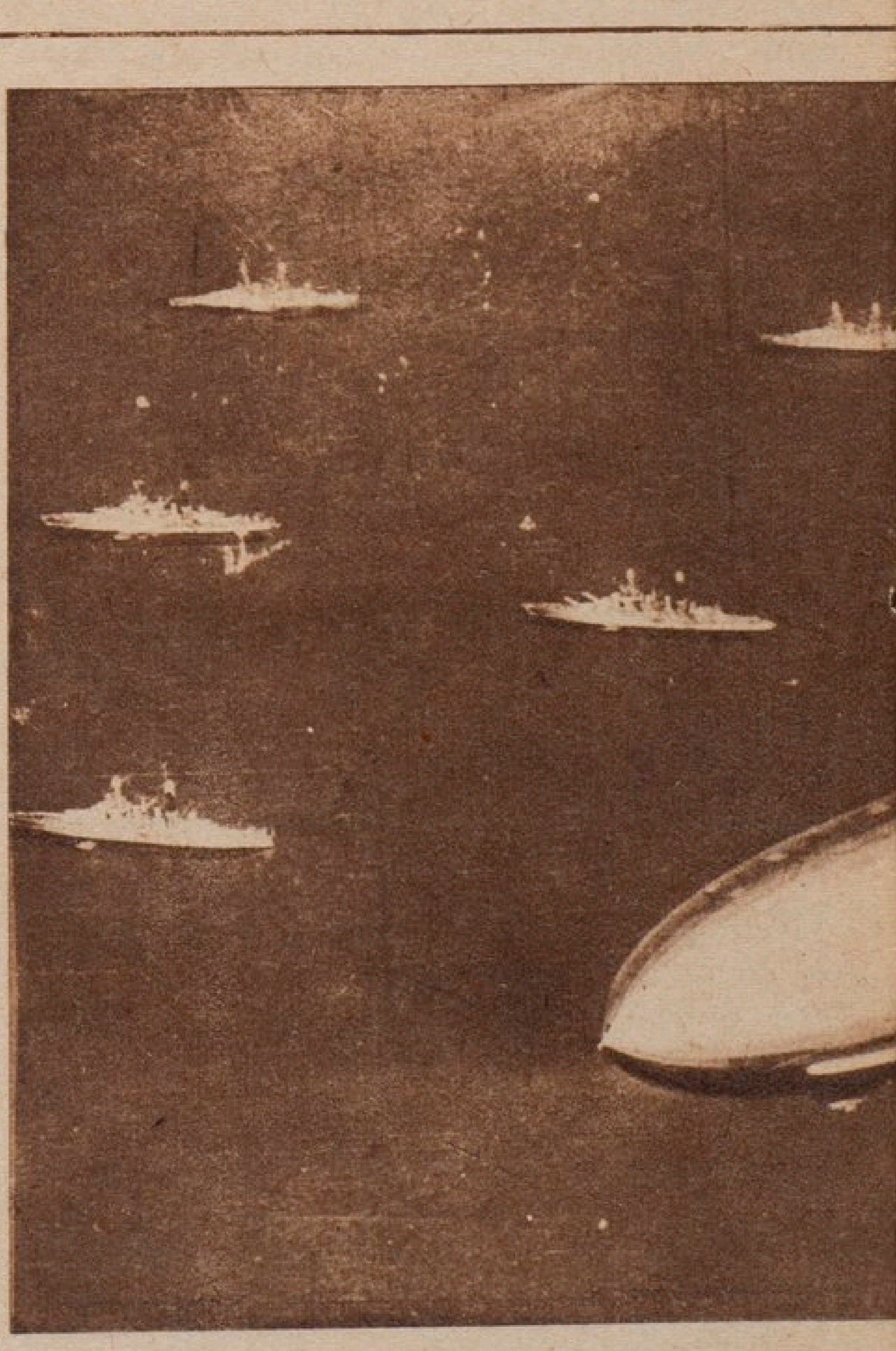
Les dirigeables sont vulnérables aux attaques aériennes ennemies, non aux sous-marins, aux mines ou aux forces de surface. La perte de gaz à travers les trous d'obus est lente. L'hélium se trouve dans des cellules cloisonnées, et nombre d'entre elles peuvent être détruites sans entraîner la perte du paquebot : de plus, comme les zeppelins l'ont prouvé, un dirigeable peut perdre la plus grande partie de son gaz et tenir cependant encore l'air. *Un dirigeable est retourné à sa base avec près de 250 balles dans ses cellules de gaz.* Sa partie la plus vulnérable couvre seulement le 20 pour cent de la surface totale, et 10 pour cent s'il est attaqué directement de côté. L'on a demandé récemment à un ingénieur qui avait élaboré les plans d'un des plus grands aérostats si le paquebot pouvait être abattu par le feu des mitrailleuses. « Oui, répondit-il, tout comme les avions, mais cela demanderait beaucoup plus d'efforts. »

Le capitaine Charles E. Rosendahl, qui a commandé l'« Akron », a déclaré que le dirigeable craint seulement une attaque aérienne en force, et qu'à son point de vue, sa plus grande vulnérabilité viendrait de bombardements concentrés. Contre ces attaques, il lâcherait ses propres avions de combat. Sa manœuvrabilité (beaucoup plus grande que celle d'un porte-avions naval parce qu'il est trois fois plus rapide et qu'il se meut dans les trois dimensions) ainsi que le tir de ses propres batteries lui permettraient de faire face avec succès à toute menace. Les porte-avions de l'air peuvent être blindés dans leurs parties vitales et leurs mitrailleuses, leurs canons antiaériens et leurs canons en font une arme offensive redoutable. Leur précision de tir est bien plus grande que celle d'un avion parce qu'ils ont une plate-forme d'artillerie beaucoup moins mobile. « Et les coups directs, a dit le capitaine Rosendahl, ne seraient pas nécessairement décisifs. Même si deux ou trois moteurs venaient à être détruits, un dirigeable pourrait encore tenir l'air avec ses moteurs restants. »

LONGUE-VUE DE LA FLOTTE

Supposons un instant que six ou huit porte-avions de l'air comme ceux qui viennent d'être décrits — de 30.000.000 de mètres cubes — soient ajoutés à la flotte du Pacifique. Que pourraient-ils faire ? Dans une bataille comme celle de Midway, par exemple, comment seraient-ils employés ?

Le jour de la bataille, la flotte américaine, avec ses porte-avions de l'air en formation de patrouille, recherche les unités navales japo-



Certains experts ont suggéré l'emploi du dirig[…] du « Macon » qui, au cours de nombreux vol[…]

naises. Les repérer dans les vastes étendues du Pacifique est un problème peu aisé ; et les dirigeables avec leurs avions de chasse et de reconnaissance seraient d'une grande utilité à cet effet. Ils seraient non plus les yeux de la flotte, pour employer une image répandue, mais sa longue-vue.

Les premiers navires ennemis repérés cette fois sont sous l'eau — une flottille de sous-marins. Les porte-avions de l'air les localisent. Pour cela, ils ont un sensible avantage sur les avions, car ils peuvent voler à une allure très réduite au-dessus des zones suspectes.

Maintenant, les avions d'escorte des croiseurs et des porte-avions de l'air patrouillent les mers. Les croiseurs filent à près de 25 nœuds et les porte-avions navals les suivent à l'arrière. Bien en avant de la ligne des croiseurs, les dirigeables porte-avions lâchent leurs appareils. Leur rayon d'action est de 12.000 kilomètres tandis que celui d'un croiseur est de 7.000. Pendant qu'un croiseur, filant à 20 nœuds, patrouille 1.000 milles marins, le porte-avions de l'air couvre plus de 2.500 milles marins. Il n'est donc pas surprenant que le dirigeable puisse repérer le premier toute flotte ennemie.

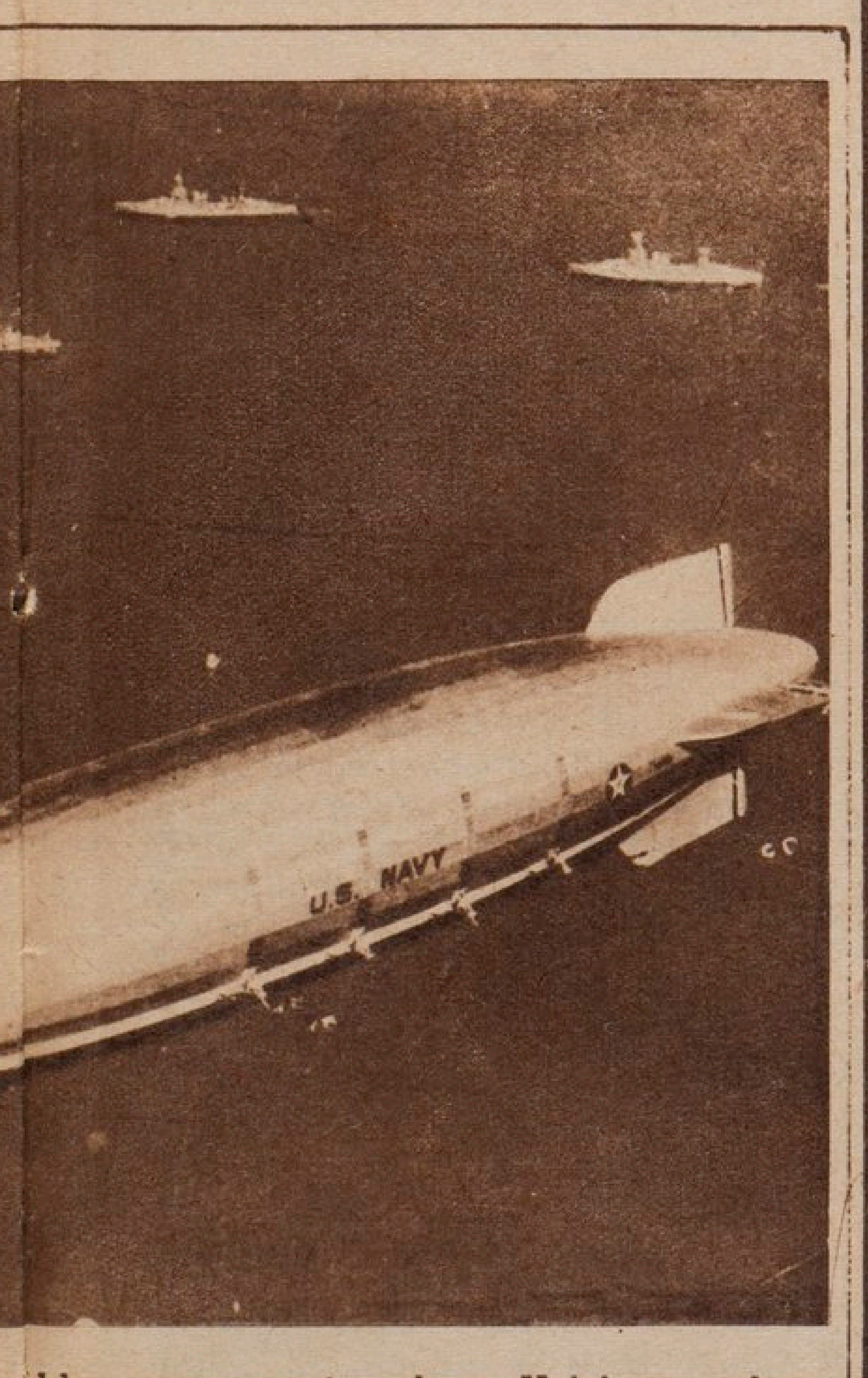
COMMENT L'EMPLOYER ?

Les porte-avions de l'air ne se précipitent pas à l'attaque. Comme les porte-avions navals, leur rôle est de se mettre hors du rayon d'artillerie de l'ennemi et d'envoyer des avions pour le localiser. Cela fait, avec un si appréciable gain de temps, des avions de la flotte, des porte-avions et des croiseurs vont à l'attaque, tandis qu'à Midway ou dans la mer du Corail, ils ne purent pas reprendre contact avec la flotte ennemie en fuite. Les bombardiers en piqué des dirigeables sont les premiers sur la scène, portant les premiers coups. Quand les pilotes nippons localisent un de nos porte-avions navals et le torpillent, un navire, 1.900 hommes et officiers, 80 avions sont perdus. Pour détruire les nombreux porte-avions de l'air, qui coûtent autant qu'un navire, les bombardiers et les chasseurs japonais doivent poursuivre six ou huit dirigeables, largement dispersés et plus difficiles à repérer qu'un porte-avions de surface.

Pendant plusieurs jours, la bataille continue sur le modèle de celle de Midway. les avions américains bombardant les porte-avions nippons et les unités qui les escortent. Soudainement, une tempête s'élève, gênant considérablement les mouvements des deux flottes. Les ponts d'envol des porte-avions deviennent inutilisables ; les appareils qui ont déjà pris l'air sont incapables d'atterrir et de refaire leur plein d'essence. Mais les dirigeables, là-haut, continuent à déverser leurs bombardiers et leurs avions de combat. Jour et nuit, qu'il vente ou non, ils font revenir leurs avions et les renvoient de nouveau au combat à la poursuite de la flotte ennemie. A la différence de ce qui s'est passé à Midway, les unités de la flotte japonaise ne peuvent pas fuir les attaques adverses. Un avantage acquis peut enfin être exploité jusqu'au bout.

Les forteresses volantes B-17 Boeing emportent 3 tonnes de bombes avec un rayon d'action de 1.800 kilomètres. L'« Akron » pouvait transporter 18 tonnes de bombes avec un rayon d'action de 14.000 kilomètres.

Telle est la nouvelle arme qui, demain, sur les immenses étendues du théâtre de guerre extrême-oriental, devrait rendre possible une destruction rapide et totale de l'Empire nippon dont la puissance est essentiellement maritime.



...able comme porte-avions. Voici une photo ...ansporta un avion sans la moindre difficulté.



Dans les souks de Derna.

DES ARTISTES AU FRONT

La troupe ENSA, venue spécialement dans le Moyen-Orient pour l'amusement des troupes alliées, présente, dans différents secteurs du désert libyen, une revue intitulée « Entre nous » qui fait la joie des militaires. Cette troupe, composée d'acteurs célèbres, connaît un succès retentissant parmi les vaillants combattants de la Huitième Armée.



Quelques casques allemands ont été trouvés parmi les ruines de Tobrouk.



La chanteuse Marilyn reprend une maille qui a filé de son bas.



Les membres de la troupe prennent leur déjeuner en plein sable, tout comme les soldats de la Huitième Armée.

Malgré les tentatives allemandes

LA BRETAGNE RESTE FRANÇAISE

Lorsqu'en juin 1940, la percée allemande sur la ligne de la Somme rendit impossible la défense du territoire français sur une large échelle, Paul Reynaud proposa au Conseil des Ministres de se retrancher en Bretagne, d'y établir un front réduit et de continuer la résistance jusqu'au bout. Le terrain et la position géographique de la contrée se prêtaient admirablement à une pareille manœuvre. Adossée à la mer, l'armée française aurait eu ainsi la possibilité de recevoir des renforts continus de la Grande-Bretagne. Si cette proposition avait été acceptée, la Bretagne française serait devenue le siège du gouvernement de la République.

C'est cette même Bretagne, foncièrement française, dont Hitler veut se servir aujourd'hui pour poursuivre la réalisation de son plan d'hégémonie européenne, et c'est à cette Bretagne qu'il entend donner une administration autonome pour la séparer du reste de la France. Le Reich ne peut retirer aucun profit stratégique ou économique de cette division, sinon l'affaiblissement de l'unité française.

Annexée à la France en 1532, la Bretagne fut, lors de la Révolution française, divisée en cinq départements. Aujourd'hui, un habitant sur trois des trois millions qui forment la « Bretagne bretonnante » a conservé sa propre langue et ses propres traditions.

BRETAGNE INDÉPENDANTE

Quelque temps avant la guerre, les nazis avaient su gagner à leur cause deux jeunes « nationalistes » bretons, Mordrel et Debeauvais. La Cour française avait d'ailleurs aussitôt condamné par contumace ces deux individus à la peine de mort. Ils retournèrent en Bretagne après l'armistice et se mirent à la tête du mouvement autonomiste. En juillet 1940, les Allemands annoncèrent la création d'une Bretagne indépendante qui serait régie par un gouverneur général allemand.

A cette nouvelle, le vieil évêque Duparc, de Quimper, fit lire en signe de protestation le mandement suivant dans toutes les églises : « Malgré certaines différences personnelles qui nous séparent de la France, quatre siècles d'histoire commune ont indissolublement lié notre destin au sien. Le sang que nous avons versé pour elle, les 240.000 morts que nous avons payés en tribut au cours de l'autre guerre prouvent suffisamment notre amour et notre loyauté. Nous lui avons donné d'ailleurs l'exemple d'une existence morale gouvernée par les meilleurs principes. Notre vie sociale, intellectuelle et économique a toujours été confondue avec la sienne. Nous formons un seul corps et une seule âme. Nous ne la trahirons pas durant les épreuves cruelles qu'elle traverse. Un Breton ne trahit jamais. »

Ce mandement et les réactions diverses qu'elle eut le don de produire parmi la population bretonne engagèrent le gouvernement de Vichy à élever des objections contre la réalisation du plan allemand, comme étant contraire aux termes de l'armistice.

VICHY INTERVIENT

Ecoutant les conseils de son mentor Charles Maurras, le maréchal Pétain décida quelque temps plus tard de détacher la région de la Loire-Inférieure, y compris sa capitale Nantes, du reste de la Bretagne. Les nazis protestèrent à leur tour et dénoncèrent cette action comme une sorte de « sabotage de la personnalité de la Bretagne » !

Au cours de l'été dernier, Vichy voulut faire œuvre de réconciliation et promit aux Bretons, en prenant toujours le vieux Maurras comme interprète, diverses concessions en retour du serment d'allégeance au maréchal. Comme l'idée fondamentale de la « Révolution Nationale » de Pétain est en somme un retour au régionalisme provincial tel qu'il était conçu sous le règne de Louis XIV, les Bretons considérèrent à la longue que le nouveau régime n'était pas incompatible avec leurs aspirations. Et pour sceller l'entente, au cours d'une manifestation religieuse qui eut lieu solennellement à Sainte-Anne d'Auray, en juillet dernier, les autorités civiles et religieuses fraýèrent ensemble pour la première fois. Le préfet et l'archevêque de Nantes étaient même présents. Ce qui fut considéré comme une reconnaissance publique de la part du gouvernement de Vichy de l'erreur qu'il avait commise en détachant la Loire-Inférieure de la Bretagne.

TENTATIVES ALLEMANDES

Les Allemands ne goûtèrent pas beaucoup cette manière de voir. Ils désapprouvèrent la méthode employée par le maréchal Pétain pour implanter son autorité, ou plutôt sa « souveraineté » en Bretagne. « Le Matin », journal soumis à leur influence, commença la publication d'une série d'articles sous le titre de « Que veulent les Bretons ? » où il s'efforça de donner une interprétation moderne aux privilèges accordés aux Bretons tels qu'ils figurent dans l'Acte d'Union de 1532. La Bretagne aspire, selon lui, « à une administration autonome de ses intérêts matériels et moraux, et à une sorte de fédéralisme administratif dans le cadre de la nation française ». Le journal écarta cependant l'idée d'une séparation, et admit même l'existence d'un mouvement gaulliste en Bretagne, nullement surprenant dans une province connue depuis toujours pour ses tendances cléricales et antifascistes.

Le nombre sans cesse grandissant de Bretons joignant la France Combattante prouve d'ailleurs péremptoirement que les tentatives déployées par les nazis pour encourager un mouvement séparatiste en Bretagne sont vouées à l'échec.

•

Sur la côte de Cornwall, en Grande-Bretagne, s'est établie d'ailleurs depuis 1940 une colonie de Bretons. Elle se compose en majorité de pêcheurs qui ont franchi en secret la Manche pour se soustraire à la domination et au despotisme nazis. En attendant l'heure de la libération de leur patrie, ils poursuivent une existence consacrée au travail, exactement semblable à celle qu'ils menaient sur le sol natal, et jouissent de la sympathie collective des habitants.

Les Bretons sont représentés au sein du Comité National français par un homme excellemment doué et fort capable, M. René Pleven.

LE TEMPS

ARME OFFENSIVE ET DEFENSIVE

L a température est aujourd'hui une arme de la guerre, aussi bien que l'avion ou le tank. En fait, ces nachines de guerre modernes ne peu- ent pas être employées dans leur leine efficacité sans l'aide d'un sys- ème de prévisions météorologiques ien organisé.

Les météorologues peuvent aujour- 'hui prédire le temps sur chaque théâ- re de guerre. Il pleuvra à Madagas- ar mardi prochain. La mousson com- nencera à souffler sur la Birmanie, nercredi. Au large de Mourmansk, une claircie apparaîtra jeudi. Les forces méricaines en Islande doivent s'atten- re à un dense brouillard ou à de bas uages pour la fin de la semaine. De elles prédictions, transmises aux états- najors de chaque front, peuvent être 'une importance primordiale sur le errain de la haute stratégie. Dans de récédentes guerres, cette importance été illustrée d'une manière éloquente. ur le front austro-hongrois en 1915- 918, des combats se déroulèrent sur les hauteurs de plus de 3.000 mètres. De nombreuses patrouilles furent ense- velies par des avalanches, et pendant e fameux « Vendredi Blanc », un vent lu sud qui s'éleva fit fondre la neige t entraîna la perte de plusieurs mil- iers d'hommes (13 décembre 1916).

PREMIÈRE CAMPAGNE RUSSE

Au cours des guerres napoléonien- nes, l'issue de grandes batailles fut nfluencée par le temps. A Iéna, un pais brouillard matinal entrava les opérations des Prussiens, et à Preus- isch-Eylau, des tempêtes de neige fa- vorisèrent l'armée française. A quel point le temps peut devenir un enne- ni redoutable est démontré par la ampagne de Russie en 1812. L'armée rançaise en retraite devait traverser a Bérézina. L'opération était assez fa- ile tant que le fleuve était gelé. Mais n soudain changement de température légela la glace, et le fleuve devint un obstacle meurtrier engloutissant hom- nes et chevaux. Dans les batailles de Katzbach et de Waterloo, de fortes averses jouèrent un rôle important, comme cela se produisit à Sadowa, où es Autrichiens furent battus autant par le temps que par les Prussiens.

Les progrès de la science météoro- ogique au cours des dernières déca- des et singulièrement pendant la pre- mière guerre mondiale commencent à être systématiquement exploités. Les Allemands n'ont pas oublié l'influence du temps sur le sort de l'offensive de Verdun en 1916. L'offensive alleman- de avait été projetée pour le 12 fé- vrier, mais soudainement, un jour au- paravant, le temps se gâta et la neige et la pluie se mirent à tomber. Le jour suivant il plut à torrents et la visibilité fut extrêmement faible. Cela rendit toute préparation d'artillerie pour l'attaque de l'infanterie impossible, et, le temps demeurant mauvais, l'offensive dut être ajournée jusqu'au 21 février. Dans cet intervalle, les Français avaient eu vent de l'attaque qui se préparait et toute possibilité d'une surprise était écartée.

FUITE DES CROISEURS

Les nazis ne manquèrent pas de tirer parti, depuis le début de la guerre, des prévisions météorologiques. Grâce à leurs observations, ils parvinrent à faire passer par la Manche leurs cuirassés « Scharnhorst » et « Gneisenau », sous le nez du commandement aérien côtier des Anglais. Cet exploit étonna le monde, mais aujourd'hui il n'éveille plus la moindre surprise. Il avait été projeté pendant des semaines, peut-être même des mois, pour se dérouler exactement au moment où il eut lieu.

Avec une connaissance parfaite de la technique des prévisions météorologiques, il est possible d'en retracer l'histoire. Le chef des opérations navales nazies, l'amiral Raeder, avait simplement demandé à son service météorologique de lui signaler la venue du temps qui lui conviendrait. « Il me faut, lui dit-il en substance, de bas nuages de protection avec une très faible visibilité et en même temps des conditions de temps particulièrement défavorables à la navigation aérienne. De plus, il importe que ces conditions se maintiennent durant le passage des navires. Faites-moi savoir quand le moment arrivera. »

Et voici comment, avec de très fortes probabilités, les météorologues de l'amiral Raeder donnèrent satisfaction à leur chef. Ils consultèrent tous les graphiques inscrits durant les cinq dernières années et découvrirent que le temps requis ne régnait que pendant la durée d'un certain degré de pression atmosphérique, laquelle intervenait généralement au cours du mois de février ; et chaque année depuis 1937, vers la mi-février, l'orage désiré soufflait sur la Manche.

Mais il y avait aussi un autre moyen de contrôle à leur disposition. En procédant à leurs observations habituelles, les météorologues allemands furent en mesure de calculer le 9 février qu'un orage, qui avait commencé au nord de l'Atlantique, atteindrait deux jours et demi plus tard la Manche.

Dans la nuit du 11 février, les navires quittèrent le port de Brest. Ils traversèrent la Manche le jour suivant. Les dépêches nous apprirent comment la pluie et le grésil furent si épais, et les conditions climatériques que les avions lance-torpilles et les bombardiers britanniques ne purent pas atteindre leurs objectifs.

LES NAZIS ET LE TEMPS

Il y a quelques années, les prévisions météorologiques ne pouvaient pas se faire plus de 24 ou, tout au plus, de 36 heures à l'avance. Aujourd'hui, grâce à la connaissance des mouvements des grandes masses d'air, qui se déplacent d'une année à l'autre avec une certaine régularité, et à l'étude de certains cycles, elles peuvent être établies plusieurs jours à l'avance avec une précision plus ou moins grande.

La technique météorologique a fait ainsi suffisamment de progrès pour permettre aux armées de l'utiliser comme une arme à la fois offensive et défensive.

Pour effectuer leurs « blitzkrieg » successives, les Allemands ont toujours méticuleusement tenu compte du temps, afin de les réaliser dans les conditions les plus favorables. Le service météorologique du Reich, organisé et dirigé par le Dr Habermehl, lequel a été appelé « l'oracle du temps », a prouvé sa valeur. L'attaque nazie contre la Norvège a été avantagée par une couverture de nuages de protection au cours des premiers jours d'avril. Par la suite, le temps s'éclaircit suffisamment pour permettre aux avions et aux batteries côtières allemandes de repousser la flotte anglaise. L'invasion nazie de la Grèce et de la Crète fut réalisée à un moment où l'aviation allemande pouvait être assurée d'une longue série de jours clairs. Dans les attaques qu'il avait déclenchées contre les troupes impériales en Libye, Rommel mit à profit des tempêtes de sable pour couvrir ses mouvements et consolider ses gains.

LE TEMPS ET LES ALLIÉS

La Russie a également organisé un excellent service d'observations et de prévisions météorologiques. Le météorologue Féodorov, qui avant la guerre avait dirigé les préparatifs scientifiques de l'expédition soviétique au Pôle Nord, a établi à proximité de Moscou une importante station météorologique qui est reliée par le télégraphe et le téléphone à des centaines de stations plus petites disséminées dans tout le pays. Chaque six heures, Féodorov envoie de sa station centrale des rapports détaillés et prédit à chaque état-major les conditions climatériques des jours prochains. La station de Féodorov est mobile. Quand les armées russes avancent, elle les suit pour demeurer toujours à proximité d'elles.

La Grande-Bretagne et les Etats-Unis, de leur côté, n'ont pas hésité à développer le plus possible, sur les divers théâtres de guerre, leurs offices météorologiques. Aux Etats-Unis, il est grandement question d'unifier les divers organismes et de créer un grand bureau central pour toutes les opérations militaires. Un adepte enthousiaste de la nouvelle technique est le lieutenant général H.H. Arnold, commandant des forces aériennes de l'armée. Un autre expert du temps est le major Irving P. Krick, qui donnait, voici quelques années, des cours sur le temps à l'Institut de Technologie de Californie. Maintenant, pour la durée de la guerre, le major Krick est le principal stratège météorologiste. Il a mis son expérience et ses graphiques au service de l'aviation.

Quant aux Anglais, leurs multiples observations au cours des quatre dernières années de guerre et leur parfaite connaissance des conditions climatériques du désert leur ont fait considérer le temps comme un facteur de tout premier plan. Leurs raids aériens sur les territoires ennemis ne sont effectués que dans les meilleures conditions possibles, et les observations que, conjointement avec les Américains, ils recueillent sur le théâtre de guerre de l'Extrême-Orient et du Pacifique leur permettront certainement un jour de hâter la date de la victoire.



FEMMES POLICIÈRES DANS LE MOYEN-ORIENT

Pour la première fois des femmes policières, dont l'institution prouva son efficacité en Grande-Bretagne, sont arrivées dans le Moyen-Orient où elles vont exercer leur tâche. Six d'entre elles sont parmi nous : deux officiers, un sergent-major et trois jeunes sergents. Les voici se préparant à exécuter un tour général d'inspection.

LES FEMMES *contre* HITLER

Les récits suivants décrivent l'état d'esprit qui règne aujourd'hui parmi la population féminine des pays occupés. Ils ont été recueillis récemment par une journaliste anglaise de la bouche de plusieurs femmes qui ont pu s'enfuir de leurs pays et qui se trouvent à Londres où elles servent dans les rangs des Nations Unies. Les femmes de l'Europe occupée, sans distinction de race ou de religion, travaillent actuellement, de toutes leurs forces, à la défaite de Hitler.

●

— L a raison de cette haine croissante des femmes de l'Europe contre Hitler ? me dit l'une d'elles arrivée récemment d'un pays voisin. Elle est bien simple. Vous allez comprendre. Au début, quand les Allemands occupèrent ma contrée, nous ne constatâmes aucun changement notable. La vie continuait à se dérouler simple et tranquille. Les soldats avaient reçu des instructions formelles d'être agréables et polis. La plupart s'efforcèrent même de nouer des relations parmi la population civile. Ils furent étrangement surpris de constater combien peu nombreuses étaient les personnes qui consentaient à frayer librement avec eux.

« Ce qui nous frappa d'abord, ce fut l'aspect très peu raffiné des soldats et leur incroyable appétit. Il faut voir un Allemand manger pour avoir une idée exacte de la gourmandise. Nous en imputâmes d'abord la cause au fait qu'ils avaient vécu plusieurs années sous le régime d'un strict rationnement alimentaire. Croyez-le ou non, j'ai vu de mes propres yeux des soldats nazis étendre une grosse couche de beurre sur de larges tablettes de chocolat et dévorer le tout avec une répugnante gloutonnerie.

POURQUOI NOUS LUTTONS

« Mais bientôt les denrées de toutes sortes commencèrent à se faire rares. Les nazis introduisirent aussitôt le système des cartes alimentaires. Dans la suite, ce fut pire. Plusieurs magasins étaient encore remplis de bonnes choses : œufs, beurre, viande, fruits. Mais ils étaient réservés à l'armée d'occupation. Nous devions, pour notre part, faire la queue devant des boutiques presque vides. On s'entre-tuait devant les boulangeries pour obtenir du pain. Faute de lait, nos enfants commencèrent à mourir par centaines. Vous savez ce qu'une femme peut ressentir d'amertume et de douleur quand son enfant meurt dans ses bras.

« La seconde année, la Gestapo s'infiltra dans la vie publique. Mon frère fut accusé d'être un partisan des Nations Unies. On l'enferma dans un camp de concentration, avec des milliers d'autres.

« A la suite des raids exécutés par la R.A.F. sur l'Allemagne, d'innombrables femmes et enfants allemands se réfugièrent chez nous. Ils furent traités magnifiquement. On leur distribua la nourriture qui nous était destinée !

« Nous décidâmes alors d'agir. »

Je lui demandai :

— Et comment opérez-vous ?

— De deux manières. D'après les conversations que j'ai eues avec les femmes des autres pays que j'ai rencontrées ici, ces méthodes semblent être appliquées dans tous les pays de l'Europe occupée.

« Contrairement à l'opinion commune, ce sont les femmes qui, la plupart du temps, font paraître et distribuent les journaux clandestins.

« Actuellement, ces journaux, dont plusieurs sont imprimés en allemand, jouissent d'une grande circulation et sont lus sous le manteau par les soldats allemands eux-mêmes. Ils s'exposent en les lisant au risque d'être fusillés sur-le-champ. Mais la méthode a porté ses fruits. Innombrables sont les soldats qui désapprouvent actuellement les procédés de leur gouvernement.

« Notre second travail consiste à écouter les émissions étrangères diffusées dans toutes les langues par la B.B.C. et à transmettre les informations qu'elles contiennent aux imprimeries secrètes. »

EN NORVÈGE

— Dans notre pays, me déclara cette nurse norvégienne, aussi bien d'ailleurs qu'en Hollande, en Belgique et en



Leurs maisons ont été brûlées, leurs époux, leurs fils ont péri, leur pays souffre cruellement sous le joug de l'ennemi. Ces femmes polonaises exhalent leur douleur par des larmes, comme tant d'autres à travers les territoires occupés.

France, toutes les organisations secrètes formées en vue de secourir les aviateurs anglais ou alliés obligés d'atterrir en territoire étranger ont des femmes pour chefs. L'exemple de Miss Cavell n'a pas été oublié.

« Voici un fait qui vous indiquera d'ailleurs combien est grand notre sentiment du devoir national. Il y a environ deux ans, le gouvernement norvégien de Londres fit un appel à travers la B.B.C. demandant aux nurses norvégiennes de venir en Grande-Bretagne soigner nos compatriotes malades ou blessés. Un mois plus tard, une centaine de nurses norvégiennes se trouvaient à Londres. »

Je lui demandai avec étonnement comment elles avaient fait pour effectuer le voyage.

— Oh ! A bord d'un petit bateau, tout simplement. Nous ne pouvions laisser sous silence l'appel de notre roi.

EN TCHÉCOSLOVAQUIE

En Tchécoslovaquie, l'activité souterraine des femmes est si considérable que les bulletins de la B.B.C. circulant dans le pays sont connus comme provenant de l' « Agence Féminine d'Informations ». Les femmes tchécoslovaques ne s'en tiennent pas là. Contraintes de travailler dans les usines de guerre, un de leurs rôles principaux consiste à accomplir des œuvres de sabotage. Nombre d'entre elles ont été condamnées pour cette raison à des peines très dures.

●

Les Allemands ont récemment publié une liste des otages exécutés par eux en Europe occupée durant les douze derniers mois. Cette liste comprend officiellement 8.000 personnes. Mais elle est bien au-dessous de la réalité. Elle contient cependant un bon nombre de femmes.

Une femme à qui je demandais si elle était heureuse de vivre en Angleterre me répondit :

— Certainement. Vous avez, vous autres Anglais, « quelque chose » que les Allemands n'ont pas et qui vous fait aimer. Si vous saviez avec quelle force et quelle ténacité, nous autres femmes des pays occupés, haïssons les Allemands, vous frémiriez. L'avenir se chargera de vous faire connaître, quand sonnera l'heure de la libération, comment les femmes sauront se venger de leurs oppresseurs, des assassins de leurs maris et de leurs enfants.

SUR LE TOMBEAU DE NAPOLEON

Après l'effondrement de la résistance française, Hitler entre victorieux à Paris. Il se rend en grande pompe aux Invalides pour visiter le tombeau de Napoléon.

— Heil Hitler ! s'écria-t-il en regardant la dalle sacrée. Devant vous, grand capitaine, se tient le conquérant de l'Europe.

Une voix sépulcrale s'éleva des profondeurs de l'ombre :

— Avez-vous conquis l'Angleterre ? demanda-t-elle.

— Pas encore, répondit le Führer. Mais ça viendra.

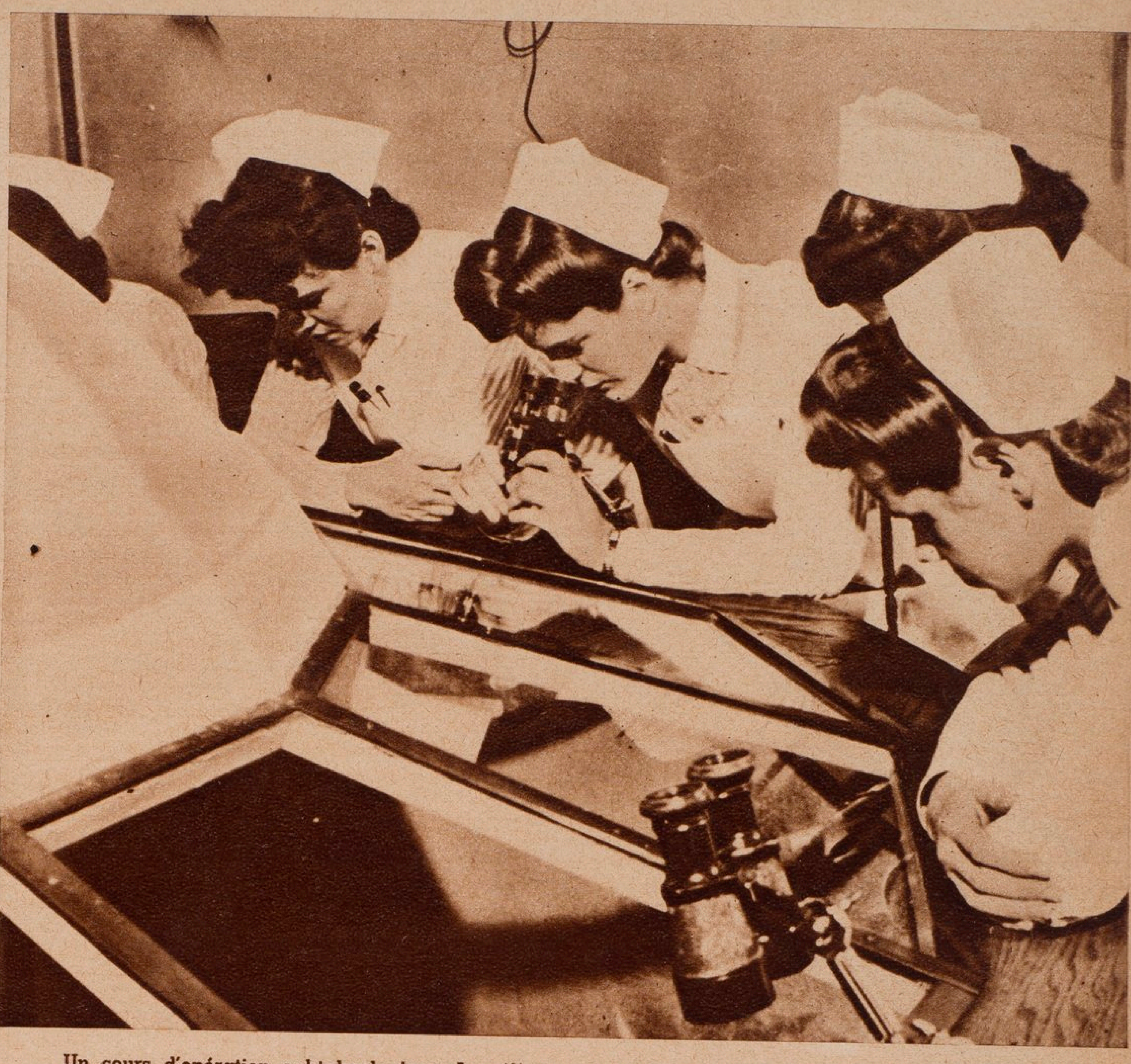
— Inutile d'attendre, commanda la voix. Descendez vite et étendez-vous à mes côtés.



La jeune infirmière Suzan Petty, âgée de 21 ans, arrive à l'école pour suivre son cours quotidien.



Epreuve d'aptitude pour l'assemblage d'un mécanisme, sous le regard attentif d'un instructeur expert.



Un cours d'opération ophtalmologique. Les élèves suivent à la jumelle la technique d'une opération.

PETTY VEUT DEVENIR NURSE

Comme beaucoup de ses compatriotes, Miss Suzan Petty, jeune Américaine âgée de 21 ans, va suivre des cours à l'Ecole des Infirmières de New-York City, comme 55.000 autres de ses compatriotes.

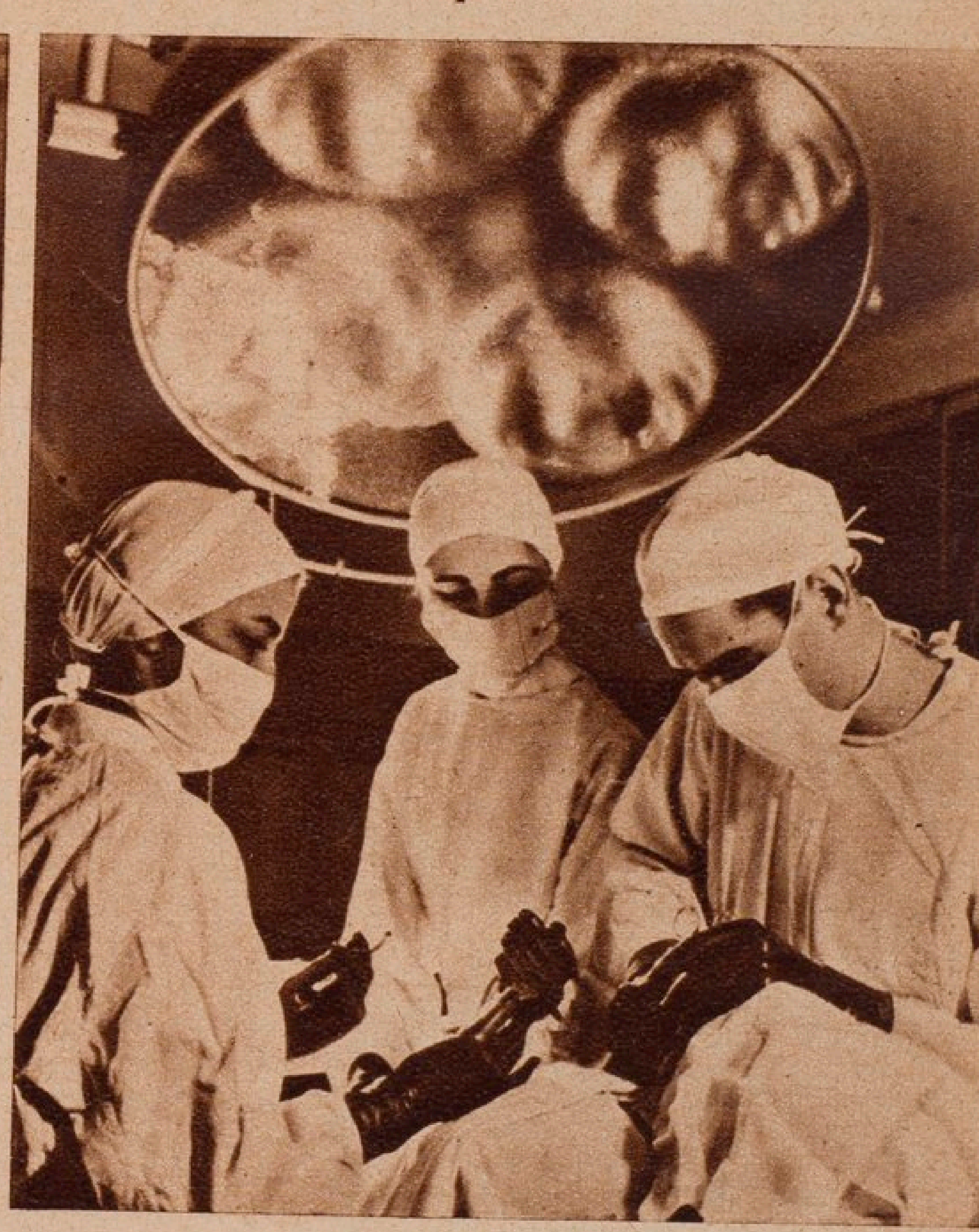
Ces cours, d'une durée de 27 mois à trois ans, feront d'elle une infirmière diplômée.



Dans une salle d'études, les élèves infirmières écoutent attentivement une conférence faite à l'Ecole des Infirmières de New-York City.



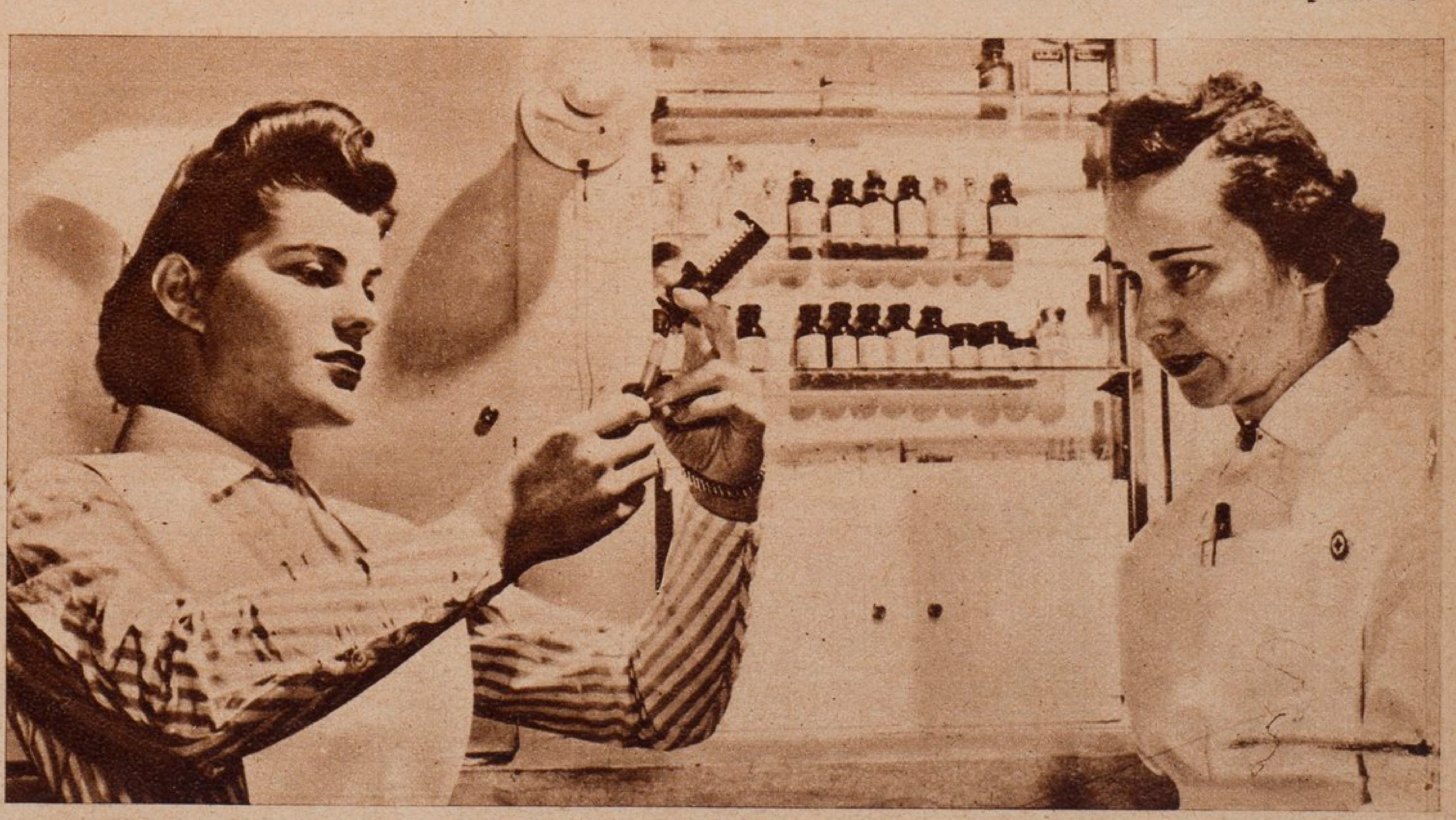
Un matelot, rescapé d'un navire torpillé, est soigné par un chirurgien, assisté de l'étudiante infirmière.



L'élève infirmière est maintenant diplômée. Elle est en mesure d'assister les chirurgiens dans les opérations.



Miss Petty apprend à soigner un malade dans une tente à oxygène.



Une infirmière diplômée surveille la jeune fille qui prépare une injection hypodermique pour un malade.



PRISONNIER DES NIPPONS

Récit d'un journaliste américain

A la suite des traitements inhumains qu'il eut à subir de la part de ses geôliers japonais à Shanghaï, M. Powell eut les deux jambes atteintes de gangrène, ce qui nécessita leur amputation. Les trois mois de diète qu'il subit pendant son internement réduisirent son poids de 67 à 36 kilos. Il fut rapatrié sur le « Gripsholm » en juin dernier et se trouve maintenant en convalescence dans un hôpital de New-York.

Né dans le Missouri, J.B. Powell s'installa à Shanghaï en 1917. Il devint bientôt un des journalistes les mieux informés de la Chine. Ses deux journaux, « The China Weekly Review » et « The China Press », lui valurent la haine des Japonais.

Le 20 décembre 1941, six policiers japonais firent irruption de bon matin dans ma chambre de l'Hôtel Métropole, à Shanghaï. Je ne fus guère surpris de cette visite, les autorités nippones ayant déjà fermé les bureaux de mes deux journaux.

Leur perquisition terminée, les policiers jetèrent mes papiers pêle-mêle dans une valise et m'ordonnèrent de les accompagner au quartier général. Nous étions en plein hiver, et si j'avais prévu le traitement qu'on me réservait, j'aurais pris au moins la peine de mettre des chaussettes de laine et d'endosser un pardessus plus chaud.

On me conduisit directement au « Bridge House », un immeuble bien connu à Shanghaï, que les Japonais avaient transformé en prison.

Je fus jeté dans une cellule où je devais demeurer deux mois et d'où je devais sortir paralytique pour le restant de mes jours. Quarante personnes environ étaient déjà entassées dans cette pièce qui mesurait quelque 18 pieds de longueur sur 12 de largeur. Les prisonniers étaient assis sur le sol, par rangées rectilignes de six ou sept. C'étaient des Chinois pour la plupart. Je reconnus cependant un étranger parmi eux, Rudolph Mayer, frère du producer de Hollywood. Celui-ci demanda à un Chinois de me laisser un petit espace libre près de lui et je pris ainsi place dans la première rangée, dans un coin où je pouvais m'adosser au mur. Mayer m'apprit que cette place avait appartenu à un Coréen qui était mort la nuit précédente des suites d'un empoisonnement de sang.

●

On vint bientôt me chercher pour m'amener à l'étage supérieur où un officier me fit subir un interrogatoire sévère, me posant des questions sans fin, particulièrement sur mes faits et gestes durant mon séjour en Chine. Cet interrogatoire fut suivi de beaucoup d'autres. On m'accusait d'avoir touché 85.000 dollars (chinois) de notre attaché naval. Cette histoire était absurde et ne reposait sur aucun fondement. Les officiers chargés de l'enquête étaient souvent arrogants. Mais avec moi on n'employa pas la force.

En prison, 500 personnes étaient parquées dans une douzaine de cellules. Nous mourions de froid. Nos chaussures nous avaient été enlevées. On nous avait contraint de nous asseoir par terre, les genoux relevés pour que la pièce puisse contenir tout le monde. Plusieurs d'entre nous étaient obligés néanmoins de passer la nuit debout, faute de place.

Quand un prisonnier désobéissait à un ordre, on nous punissait tous. Cette punition consistait à nous accroupir par terre, sur nos talons, la tête continuellement baissée. Les Japonais sont accoutumés à cette position depuis leur enfance, mais pour nous c'était une véritable torture. Quelques-uns, après avoir gardé cette position des heures entières, étaient incapables de marcher durant plusieurs jours. Nous avions reçu l'ordre formel de nous asseoir de façon à avoir la tête toujours tournée dans la direction de Tokio. Nous appelions cela « La génuflexion de l'Ordre Nouveau ».

On nous avait interdit de parler. Mais les Chinois ne pouvaient se retenir de bavarder continuellement entre eux à voix basse. Ceux qui étaient pris en flagrant délit étaient battus jusqu'au sang. Nous entendions à longueur de journée, et même durant la nuit, leurs supplications et leurs cris de douleur s'élever des cellules voisines. Un Chinois, pris en train de vendre des cigarettes en fraude, fut battu si cruellement qu'il ne put se tenir debout par la suite. Il contracta une maladie grave et mourut à mes côtés quelques jours plus tard. En ce qui me concerne, je ne fus jamais battu dans le vrai sens du mot. Je reçus une seule fois une gifle fort bien appliquée qui m'endolorit longtemps le visage.

A Shanghaï, il fait excessivement froid durant l'hiver et le chauffage n'existait naturellement pas dans notre prison. Chaque soir, un gardien nous apportait quelques couvertures qui devaient servir à notre usage à tous. Chaque groupe de 5 à 6 hommes se glissait frileusement sous l'une d'elles. Celles-ci étaient d'ailleurs enlevées chaque matin de bonne heure.

On nous distribuait du riz trois fois par jour. Nous étions continuellement torturés par la soif, car nos geôliers ne nous donnaient qu'un peu de thé, mais jamais de l'eau.

●

La saleté dans laquelle nous étions obligés de vivre m'était intolérable. On ne nous offrait jamais le moyen de nous laver, excepté en de très rares occasions, quand on nous emmenait dehors. Quant à l'hygiène sanitaire, il vaudrait mieux ne pas en parler. La cellule, qui contenait en permanence de 25 à 40 personnes, n'était desservie que par une unique toilette, installée dans un coin de la pièce, à l'usage de tous les prisonniers. La puanteur de l'atmosphère était indescriptible.

Les femmes chinoises sortaient souvent pour l'interrogatoire. Quand elles retournaient, leurs visages tuméfiés ou ensanglantés disaient suffisamment le genre de traitement qu'elles avaient reçu.

Il y eut bientôt une épidémie de furoncles. Mais les autorités de la prison ne se préoccupaient jamais de la santé des prisonniers. Un médecin venait de temps en temps jeter un coup d'œil indifférent dans les cellules. L'aspirine et le mercurochrome étaient les seuls médicaments employés. On nous donnait de l'aspirine — et d'une manière fort parcimonieuse — quel que fût le mal dont nous souffrions. Une infirmière japonaise circulait parfois dans les cellules et consentait à verser un peu de mercurochrome sur les plaies, si on parvenait à l'arrêter au passage.

●

Un des doigts de ma main enfla démesurément à la suite de l'infection de l'ongle. Je souffrais le martyre et restai dans cet état deux semaines avant qu'on ne daignât me fournir une aide médicale quelconque. Je fus conduit à l'infirmerie où un chirurgien militaire, sans employer d'anesthésique, me tailla le doigt avec des ciseaux et se contenta de verser dans la plaie sanglante un peu de mercurochrome avant de me renvoyer.

Quelque temps après mon emprisonnement, je commençai à ressentir des douleurs dans les pieds, surtout aux talons. Celles-ci devinrent bientôt si violentes que je fus incapable de mettre mes chaussures quand on m'emmena pour l'interrogatoire. Comme le mal était invisible, le médecin me rit au nez quand je lui en parlai.

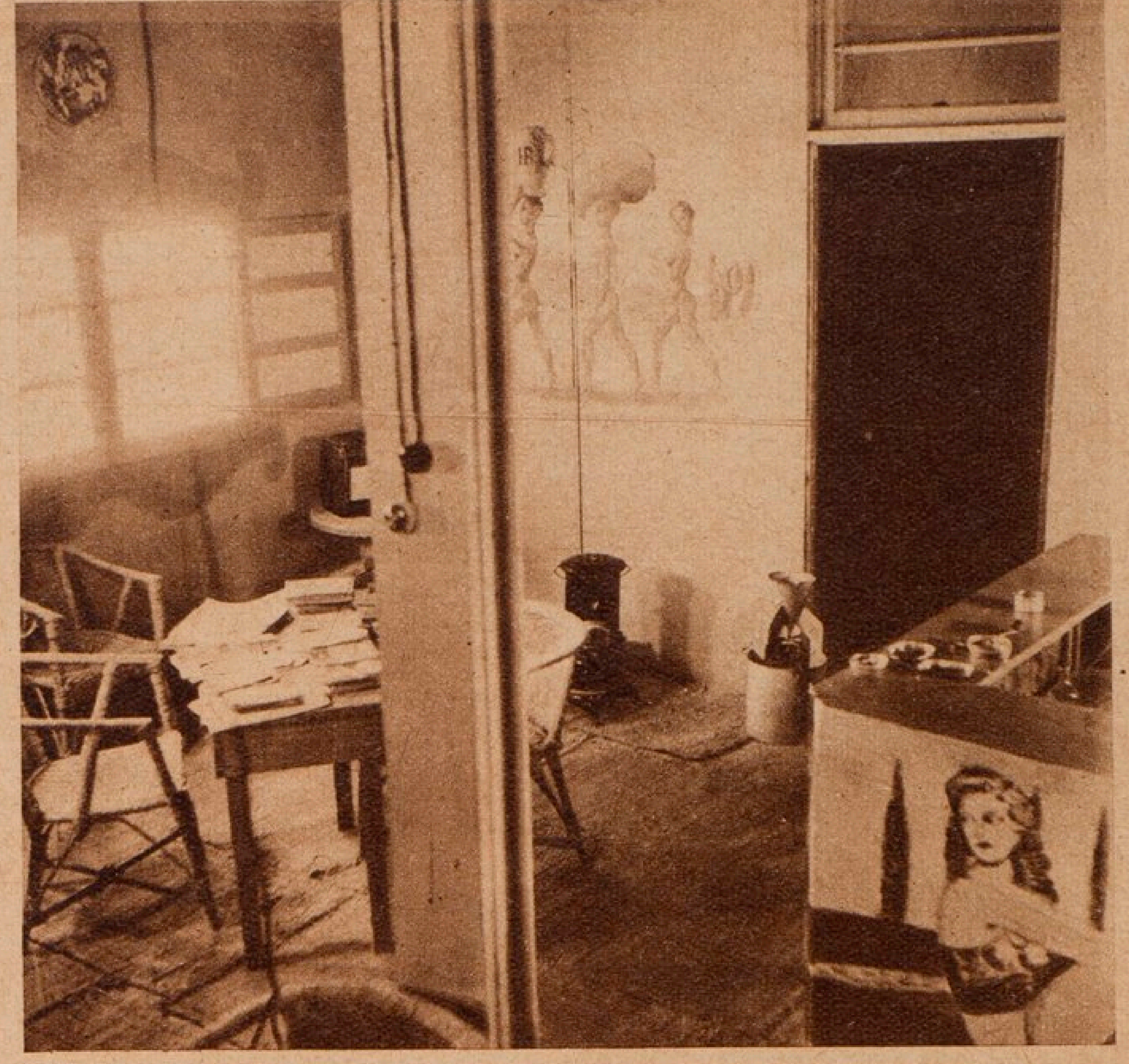
Le 26 février, je fus transféré avec sept autres étrangers à la nouvelle prison de Kiang-Wan. Nous eûmes les cheveux coupés et la barbe rasée pour la première fois depuis deux mois.

Nous fûmes internés chacun dans une cellule étroite. Il n'y avait pas de lit et le ciment qui recouvrait le sol et les murs était encore frais. Je souffris violemment de l'humidité qui suintait de partout. Une semaine s'était à peine écoulée que le mal de mes pieds empira considérablement. Je ne pouvais plus me tenir debout. Deux médecins militaires vinrent me voir trois semaines plus tard et se contentèrent de me faire une injection hypodermique. Mes pieds étaient devenus pourpres.

En mars, je fus transporté sur une civière à l'Hôpital Général de Shanghaï. La gangrène avait gagné mes pieds. Une opération chirurgicale fut jugée nécessaire. On m'amputa les deux jambes.

En juin, grâce à l'intervention d'amis et de journalistes américains, je fus enfin libéré avec quelques compatriotes. Nous fûmes échangés contre des prisonniers japonais qui étaient détenus en Amérique.

Dix jours de plus passés dans les affreuses geôles japonaises, et il m'aurait été impossible — comme me le déclarèrent les médecins — de faire ce récit.

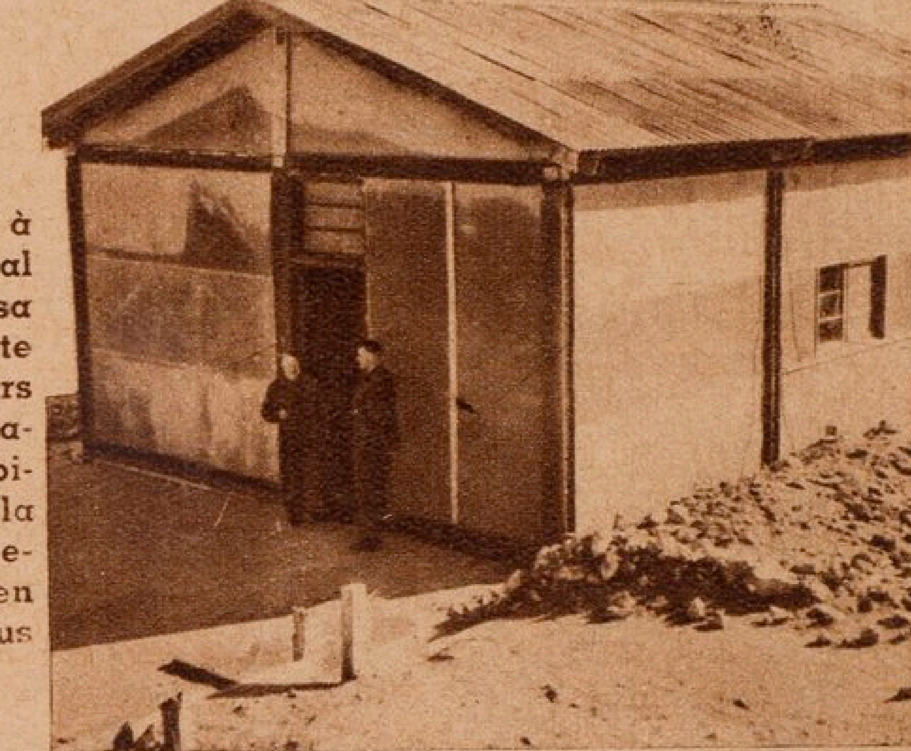


Le bureau du maréchal sur lequel il dut élaborer bien souvent ses projets de conquête qui le portèrent à plus de 2.500 km. de son objectif.

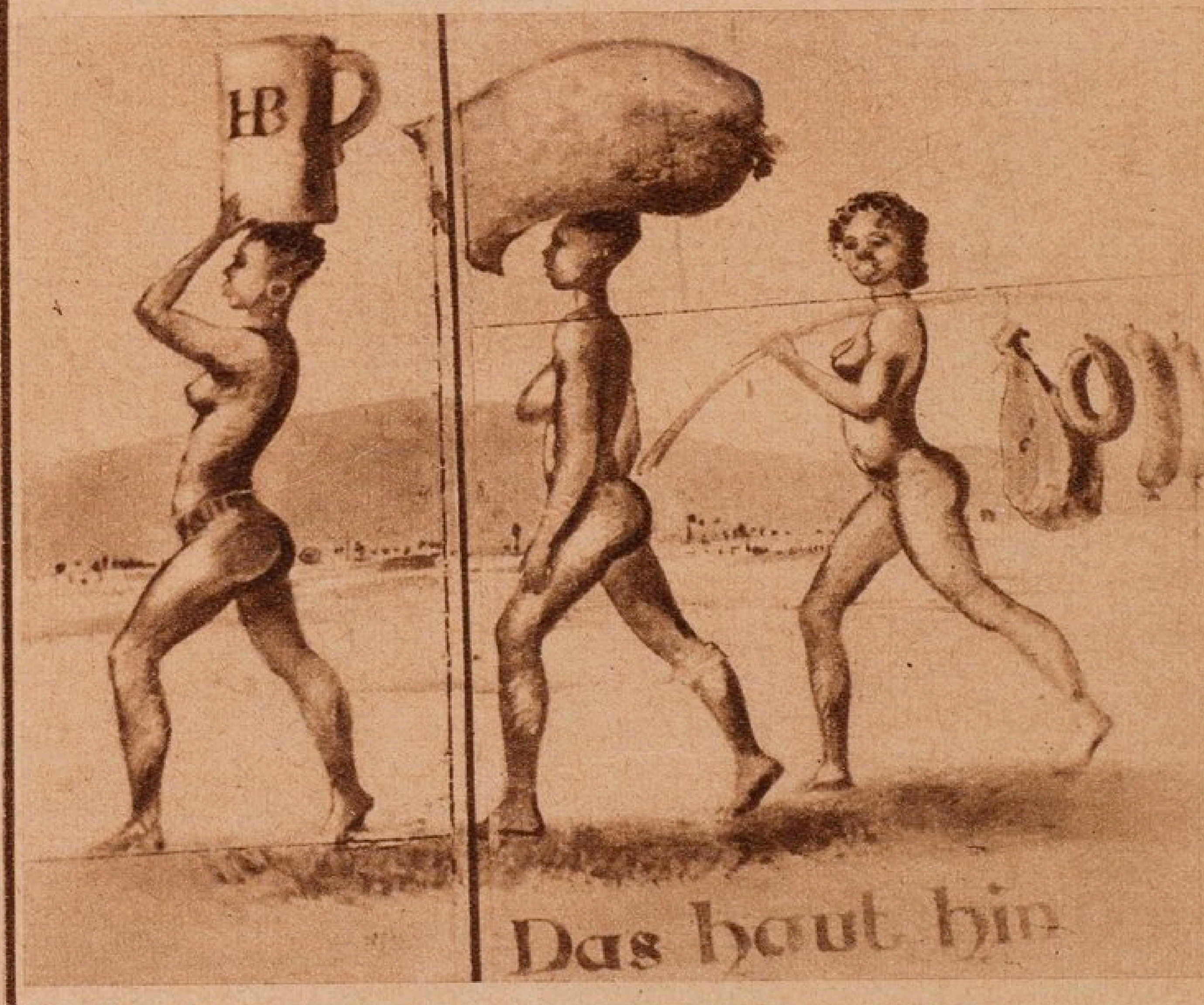
LA MAISON DE ROMMEL

C'est dans cette hutte, au milieu de ce cadre, que Rommel vécut à El Dabaa

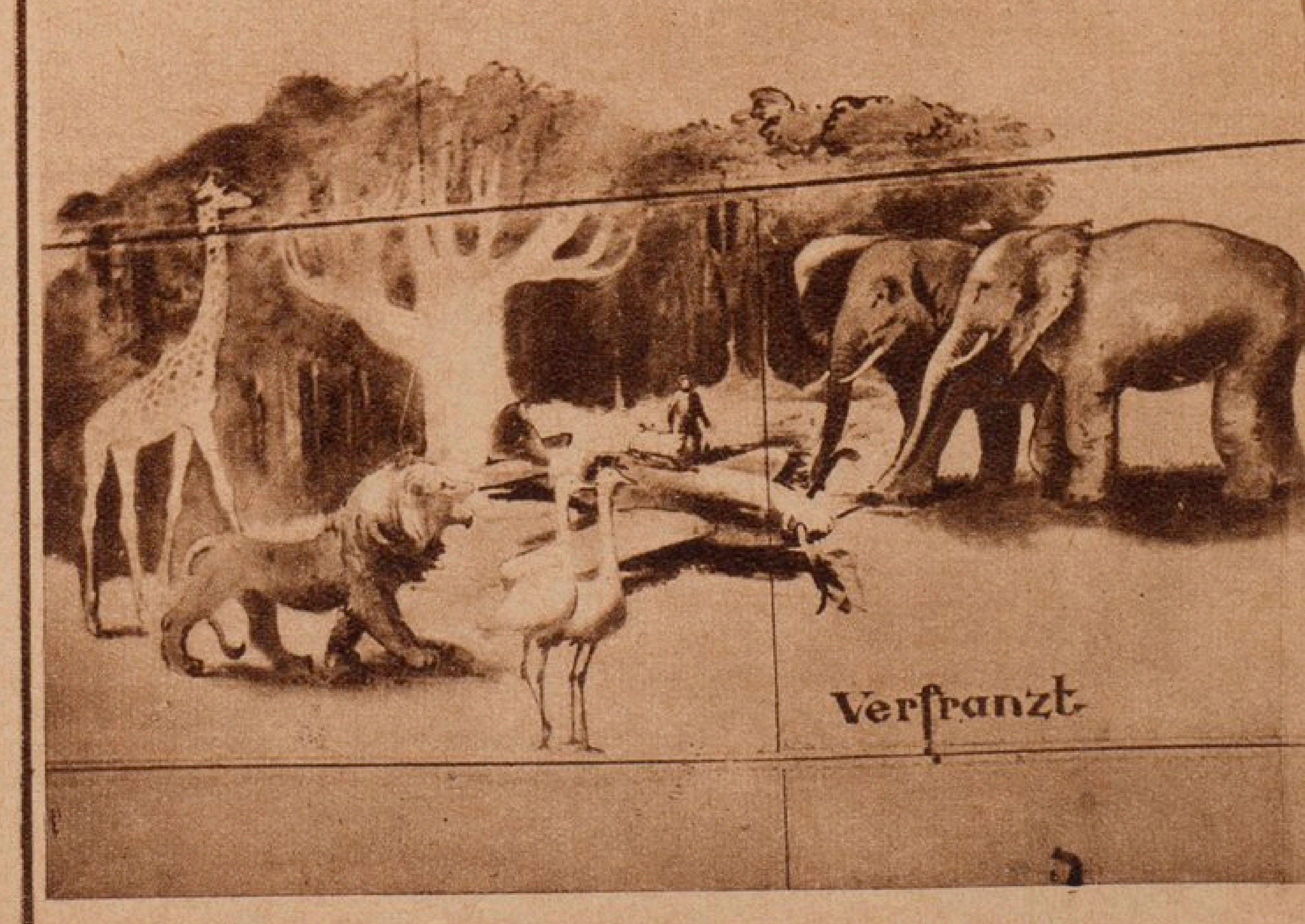
Au cours de son séjour à El Dabaa, le maréchal Rommel avait établi sa résidence dans une sorte de hangar, dont les murs furent décorés d'une manière pittoresque et bigarrée. Les soldats de la Huitième Armée la retrouvèrent intacte et en tirèrent les vues que nous publions ici.



Une vue extérieure de la cabane dans laquelle Rommel a vécu durant son séjour à El Dabaa.



Est-ce une reconstitution des trois mages à la manière nazie ?



Un panneau décoratif de la hutte du maréchal.

SOIGNEZ VOS GLANDES

Dans un livre qu'il vient de faire paraître aux Etats-Unis, le Dr Percy Price, spécialiste des maladies glandulaires, déclare qu'on a l'âge de ses glandes. On a donc tout intérêt à les garder jeunes le plus possible, afin de demeurer longtemps en bonne forme.

Chez la femme, le trouble glandulaire le plus fréquent est le trouble de la fonction ovarienne. Ce cas doit être toujours traité par un spécialiste et ne pas être pris à la légère. Car, dit le docteur Price, on n'a pas seulement l'âge de ses glandes, on en a aussi le caractère. Presque toutes les femmes souffrant d'une quelconque déficience ovarienne sont de mauvaise humeur, jalouses, acrimonieuses, neurasthéniques et irritables.

Ce qui m'a le plus frappée dans l'étude du docteur est la théorie que si nous avons des défauts, ou si nous commettons des actes de méchanceté, c'est tout simplement parce que notre système endocrinien n'est pas parfait.

Voyez-vous une femme orgueilleuse, qui sous-estime toujours son prochain et se surestime elle-même, se croit appelée aux plus hautes fonctions et regarde tout le monde avec mépris ? Eh bien, dites-vous qu'elle est atteinte d'un hyper-fonctionnement de l'hypophyse, de la thyroïde et de la surrénale.

Cette avare qui n'attache plus aucun prix aux sentiments, aux beautés qui l'entourent et qui ne vit que pour son argent, croyez bien qu'elle est atteinte d'un ralentissement fonctionnel des ovaires.

Pour l'envieuse, c'est le même type de déséquilibre glandulaire.

La gourmande peut, selon le cas, être hyperthyroïdienne à moins que son foie ne soit atteint de déséquilibre.

La coléreuse est presque toujours une hyperthyroïdienne ou encore une hyperhypophysaire.

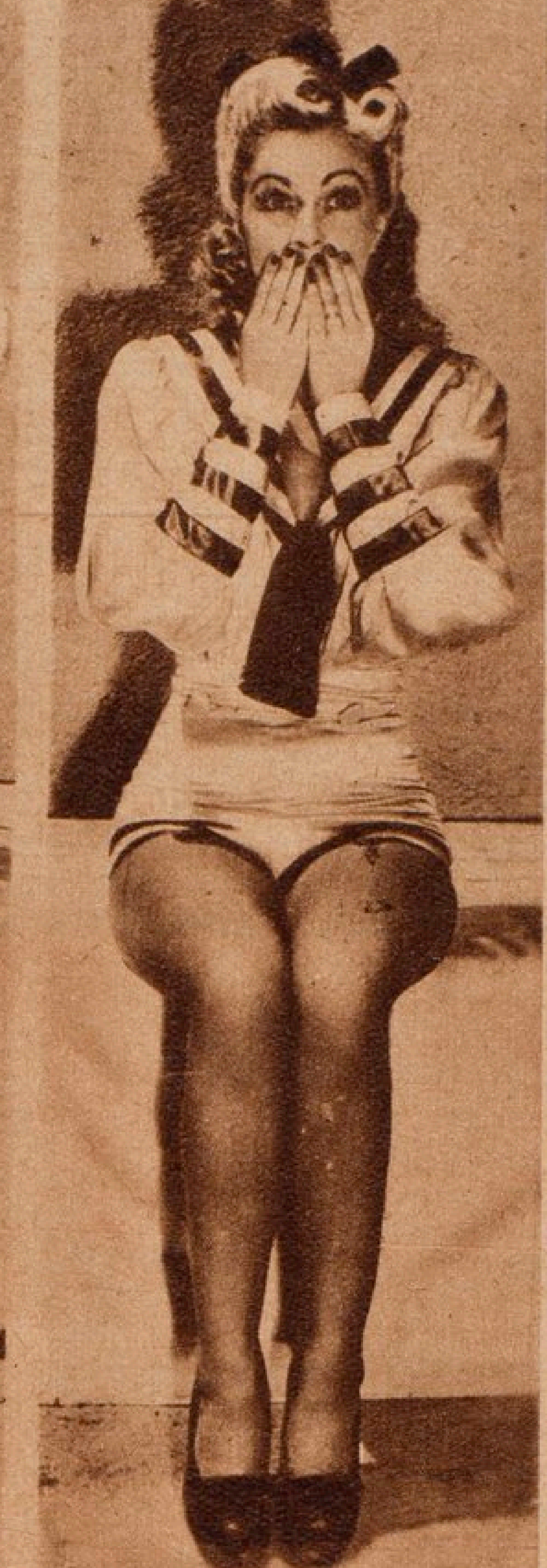
Quant à la paresse, la science s'accorde à lui trouver une origine surrénale et thyroïdienne.

Comme vous le constatez, la plupart des péchés dits « capitaux » n'ont d'autres causes que des troubles glandulaires.

Ne soyez donc plus un objet d'ennui pour vos proches en leur faisant supporter votre « sale caractère » qui ne vient que de votre mauvais état physique. Consultez tout de suite un spécialiste et guérissez-vous. Si vos enfants sont également atteints d'un des défauts cités plus haut, n'hésitez pas à les faire traiter et surtout ne commettez pas l'erreur grave de certains parents qui vivent en espérant que les enfants se corrigeront à mesure qu'ils grandiront. Très souvent ces défauts ne font qu'augmenter et il est alors vraiment trop tard pour les soigner...

FEMINITES





Les trois règles d'Hippocrate : « Ne rien voir, ne rien entendre, ne rien dire », sont ici interprétées par les trois nouvelles actrices de Hollywood (de gauche à droite) : Joyce Murray, Mary Ellis et Eleanor Baley.

INCONVENIENTS de l'hiver

MES LÈVRES GERCENT

Aucun rouge ne semble plus vous convenir. Vous avez beau essayer toutes les marques, vos lèvres sont quand même gercées. Enervée, vous les mordillez... et le mal empire... Le soir, enduisez abondamment vos lèvres de beurre de cacao ou de vaseline boriquée, puis remuez-les vivement de bas en haut et de long en large. Ces mouvements feront mieux pénétrer le corps gras et vos gerçures auront bientôt disparu comme par enchantement.

J'AI LE VISAGE ÉCARLATE

Vous avez passé la journée en plein air, le froid ou le vent a rosi vos joues, mais n'allez-vous pas payer cet éclat passager par une rougeur exagérée ? Le soir, en rentrant, faites bouillir dans de l'eau une cuillerée à soupe d'acide borique. Mettez cette décoction dans une cuvette et exposez votre visage à la vapeur qui s'en dégage. Couvrez votre tête avec une serviette-éponge épaisse et restez ainsi cinq ou dix minutes. Essuyez et appliquez ensuite une crème adoucissante.

J'AI LES PIEDS GELÉS

Il ne vous viendrait pas à l'idée de sortir en plein hiver avec une robe de soie, bras et cou nus. Bien enveloppée dans un gros manteau, vous continuez cependant à porter des bas de soie. Pourquoi ne porteriez-vous pas des bas de coton ? Ils vous tiendraient les pieds au chaud et vous aideraient également à réaliser une sérieuse économie. Vous auriez, en plus, une santé meilleure et les pieds bien au chaud. Mais si, malgré tout, vous préférez les bas de soie, voici ce que vous devrez faire, en rentrant chez vous : frictionnez vos pieds et vos jambes au gant de crin et à l'alcool camphré, ce qui activera votre circulation et vous réchauffera immédiatement. Les « douches écossaises » (qui consistent à tremper successivement vos pieds dans de l'eau très chaude et ensuite très froide) sont également excellentes pour stimuler la circulation sanguine.

J'AI LES ONGLES CASSANTS

Commencez par voir un docteur et, si vous ne faites pas de la décalcification, c'est extérieurement alors que vous devrez vous soigner. Trempez, deux fois par semaine, vos doigts dans de l'huile d'amandes tiède. Laissez ainsi dix minutes (vous aurez au préalable enlevé toute trace de vernis de vos ongles). Essuyez sans employer ni eau ni savon. Il serait sage que, pour un certain temps, vous évitiez l'acétone, les vernis, etc... Cela ne pourra que vous faire du bien.

L'AMMONIAQUE richesse ménagère

Vous rentrez chez vous, fatiguée par une journée de travail. Vite, un bain tiède dans lequel vous verserez une cuillerée à soupe d'ammoniaque ! Vous en sortirez délassée et fortifiée. Mais gardez-vous de laver votre visage dans ce bain, si votre peau est naturellement sèche.

●

Vos mains sont rugueuses, abîmées par les travaux ménagers. Trempez-les dans de l'eau tiède additionnée d'ammoniaque pour les adoucir et les nettoyer.

●

Vous avez la tête lourde, un début de rhume. Aspirez des vapeurs ammoniacales, elles guérissent les maux de tête et « dégagent » d'une manière merveilleuse le nez et la gorge.

●

Pour nettoyer vos souliers de daim, frottez-les avec un chiffon imbibé d'eau d'ammoniaque avant de les passer à la brosse spéciale et au papier de verre fin.

●

Brosses et peignes, trempés dans l'ammoniaque, seront nettoyés en un instant, mais enduisez de vaseline le bois de votre brosse, s'il est d'essence délicate.

●

L'or, les bijoux, les diamants recouvreront tout leur éclat grâce à l'ammoniaque. Lavez-les d'abord dans un bain d'eau savonneuse, puis plongez-les dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'ammoniaque.

●

Le nickel et l'argent retrouveront le brillant du neuf si vous les frottez avec un chiffon de laine imprégné d'ammoniaque.

●

Une tache de graisse sur un vêtement ? Frottez-la doucement avec de l'ammoniaque, puis recouvrez-la de papier buvard. Passez légèrement au fer chaud, le buvard boira la tache.

●

Les cols des vestons de votre mari et de vos fils retrouveront leur netteté grâce à un nettoyage à l'ammoniaque diluée d'eau.

●

Est-ce une tache de teinture d'iode qui vous épouvante ? L'ammoniaque magique la fera disparaître en un instant.

●

Votre linge sera plus blanc si vous ajoutez à l'eau de lessive, dans laquelle vous le faites bouillir, une cuillerée à soupe d'ammoniaque par dix litres d'eau.

●

Une ou deux cuillerées d'ammoniaque dans un seau d'eau, cela vous facilitera le nettoyage des vitres, des plaques des portes, des glaces et des verres, des boiseries desquelles, sans que la peinture soit abîmée, crasses et malpropretés disparaîtront.

Lettre à ma Cousine

ASSURANCE CONTRE LE CELIBAT

Ma chère cousine,

Il existe en Amérique du Sud une institution très populaire qui consiste à assurer les jeunes filles contre le célibat. Je ne sais de quelle façon la chose est mise en pratique, mais j'imagine que moins la jeune personne possède de traits séduisants et plus forte sera la prime qu'on exigera d'elle, le risque à courir par la société étant plus grand.

Qu'une jeune et jolie fille veuille s'assurer contre le célibat, la compagnie d'assurance n'aura aucune objection à lui faire signer le contrat en vertu duquel, arrivée à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, elle touchera la somme convenue au cas où elle n'aurait pas, d'ici là, convolé en justes noces. Mais quelle surprime doit-on faire payer à celle dont le visage, dénué de tout agrément, et la taille, dépourvue de toute harmonie, sont considérés, aux yeux de la compagnie, comme une bien mauvaise affaire ?...

Cependant, ma cousine, croyez-vous que ce soient les plus jolies femmes qui, généralement, ont le plus de succès parmi les hommes et trouvent le plus aisément maris à leur convenance ?

Point du tout et, pour vous en rendre compte, regardez donc un peu autour de vous. On se demande parfois comment tel homme a pu épouser telle femme qui ne possède apparemment aucun charme, physique ou autre, et l'on hausse les épaules en se disant que, Dieu merci, les idéaux varient suivant les individus. Autrement, si tous les hommes avaient les mêmes goûts et qu'un seul type de femme pût vraiment les attirer, que deviendraient les autres, et quelle pagaïe la chose provoquerait parmi les nombreux soupirants de la même personne !

Ce qui revient à dire que la compagnie d'assurance en question doit connaître bien des surprises en voyant telle assurée, qu'elle avait jugée facilement mariable et à laquelle elle avait fait payer une prime insignifiante, venir toucher triomphalement le montant de son assurance.

Mais ne trouvez-vous pas, ma cousine, que l'initiative a du bon et qu'elle pourrait aussi bien être adoptée ici avec succès ? Au lieu d'un mari, les « laissées pour compte » auront la satisfaction de venir encaisser, aux guichets de la société, un montant variant suivant la prime qu'elles auront versée et qui les consolera de devoir traverser toutes seules les étapes de la vie.

Après tout, il se pourrait que bien des femmes mariées enviassent leur sort et voulussent être à leur place...

Je veux parler de celles, hélas fort nombreuses, à qui le mariage n'a réservé que misères lamentables et cruelles déceptions.

Bien vôtre
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Ma beauté avant tout »

Lorsqu'on a un mari jeune et beau, c'est un devoir que de tâcher de lui plaire toujours. Faites, deux fois par semaine, le masque de beauté que voici : battez un jaune d'œuf, puis ajoutez lentement trente gouttes d'huile d'amandes. Appliquez ce masque sur le visage, laissez sécher et enlevez à l'eau de rose tiède.

Nièce « Fumeuse enragée »

Pour vos dents, il n'y a rien à faire et elles continueront à jaunir tant que vous fumerez un si grand nombre de cigarettes. Pour vos doigts, voici ce que je vous conseille de faire : commencez par les tremper dans de l'eau chaude et savonneuse. Frottez-les à la pierre ponce, puis avec un tampon d'ouate imbibé d'eau de Javel tiède. Gardez une dizaine de minutes et rincez à l'eau claire. Recommencez cette opération chaque semaine.

Nièce « Je mets toute ma confiance en vous »

Les rougeurs du visage sont très souvent dues à une mauvaise circulation du sang ou à une digestion défectueuse. Pour les guérir, vous devrez avant tout voir un docteur. De plus, il serait bon que vous lotionniez votre visage, matin et soir, avec de l'eau très chaude additionnée d'un gramme de sublimé par demi-litre d'eau bouillie.

Nièce « Je suis amoureuse »

Hélas ! ma chère amie, l'amour est, de tous les problèmes, celui qui est vraiment le plus difficile à résoudre. Pourquoi l'on aime ? Comment l'on aime ? Quand commence-t-on à aimer ? Autant de questions auxquelles on pourrait donner des réponses variées et contradictoires. Mais, pourquoi voulez-vous à tout prix analyser le sentiment qui vous donne tant de bonheur ? Pourquoi ne vous laissez-vous pas vivre sans chercher toujours à comprendre ?

Nièce « Ménagère désolée »

Très souvent les souliers de cuir verni sont difficiles à porter par un temps froid. Avant de vous chausser, mettez-les près d'un feu doux. La chaleur dilatera le vernis et lui rendra sa souplesse. Sans cette précaution, durci par le froid, il se fendra et s'écaillera par le mouvement que vous lui imprimerez en marchant.

Nièce « Frileuse »

Vous n'êtes pas la seule à souffrir d'un pareil inconvénient. Plusieurs nièces qui travaillent m'ont écrit pour se plaindre du grand malaise qu'elles éprouvent et de cette sorte de vertige que donne le froid matinal. Le moyen infaillible pour le combattre est de prendre en se levant une cuillerée à soupe d'huile de foie de morue. C'est grâce à cette huile que les Esquimaux résistent au froid.

Nièce « Coquette qui aime être admirée »

Les souliers du soir en lamé or ou argent se ternissent très rapidement. Pour leur rendre leur éclat, il suffira de les frotter simplement avec un chiffon propre que vous aurez préalablement passé au blanc d'Espagne sec. Essuyez la chaussure avec un linge très doux ou une peau de chamois.

Nièce « Folichonne »

Les hommes se tiennent mal avec vous ? Mais vous êtes la seule responsable de tout ceci et ce n'est pas moi qui blâmerais vos cavaliers. Pourquoi, au lieu de jouer à l'écervelée émancipée, ne leur faites-vous pas comprendre que vous êtes une vraie jeune fille qui a droit à leur respect ? Si ces jeunes gens n'aiment que les « dessalées », eh bien, quittez-les. Vous trouverez sûrement des hommes qui apprécieront la compagnie d'une jeune fille sérieuse.

Nièce « Je l'aime »

Non, vous n'avez pas le droit de sacrifier cet homme à votre égoïsme. Comment osez-vous prétendre l'aimer alors que vous ne pensez qu'à vous-même ? Le véritable amour est fait de sacrifices. Une femme qui tient vraiment à un homme est prête à tout pour lui plaire.

Nièce « Débutante garde-malade »

Voici un cataplasme facile à faire et qui ne coûte presque rien. Prenez un carré d'ouate hydrophile de la dimension voulue. Trempez-le dans de l'eau aussi chaude que peut la supporter votre main. Pressez-le pour en extraire le plus d'eau possible. Saupoudrez-le de farine de moutarde et recouvrez-le de mousseline à cataplasme avant d'appliquer sur le dos.

Nièce « J'ai confiance en vous »

Ces traces disparaîtront si vous les traitez à l'eau de Javel. Plongez la couverture dans un bain d'eau chaude et d'eau de Javel (1 cuillerée à café d'eau de Javel par litre d'eau). Laissez tremper pendant 15 minutes. Puis rincez à l'eau tiède et au savon. Finissez par un rinçage à l'eau froide.

TANTE ANNE-MARIE





NOS CONTES VÉCUS

Guérilla en Russie

Le cercle des guérilléros se referma sur Anton Zhivetz. Celui-ci roulait son bonnet de laine entre ses doigts d'un air placide. Il avait cependant baissé la tête, ne voulant pas affronter les regards courroucés de ses camarades. C'était un homme d'âge moyen, aux cheveux poivre et sel, à la barbe brune et inculte. Il était revêtu d'un vieux manteau en cuir attaché par une cordelette usée et son aspect général respirait une quiétude sereine. Il regarda de nouveau autour de lui, cracha deux fois par terre et dit :

— Ce n'est pas vrai, frères, croyez-moi.

Ses yeux bleus indiquaient qu'il venait d'être offensé.

— C'en est vraiment trop ! s'écria un cosaque de grande taille, en esquissant un geste de colère, c'en est trop ! Comment pourrait-on l'accepter encore parmi nous ? Il ne fera jamais un bon guérilléro. Il n'est pas sérieux.

— Ivan Petrovich, répondit l'accusé toujours calme, pourquoi répètes-tu tout le temps cela ? Ce n'est pas quand la patrie est en danger que je vous laisserai tomber, crois-moi.

Le commissaire du parti, qui se trouvait parmi les guérilléros, regarda Anton Zhivetz avec sévérité. Dans la clairière où s'était réuni le détachement, on n'entendait que le bruit du vent qui soufflait violemment parmi les branches d'arbres recouvertes de neige.

— Nous laisser tomber ? tonna le cosaque. Laisse-moi rire ! Tu crois que le pays a besoin de plaisantins tels que toi ?

Puis se calmant :

— Raconte-leur, si tu en as vraiment le courage, ce qui est arrivé à l'observatoire de la tour.

Des rires fusèrent. Anton Zhivetz devint cramoisi. Il se souvenait fort bien de cette chaude après-midi de juillet, quand on l'avait placé en sentinelle, à l'observatoire de la tour. Il s'ennuyait ferme ce jour-là. L'ennemi était encore loin. Chacun accomplissait un travail utile, excepté lui dont la mission consistait à regarder couler les eaux argentées du Don. Cette tour était la fierté du village. Elle avait bien quelque 25 mètres de hauteur. Au sommet, une balustrade en bois empêchait de voir le guetteur. Son casque seul apparaissait d'en bas. Tandis qu'il promenait autour de lui un regard monotone, Anton Zhivetz aperçut une charrette rentrant au village, chargée de bouteilles et se dirigeant vers l'estaminet. Il avait terriblement soif. Il glissa la pipe qu'il venait d'allumer dans la poche de son veston, pendit celui-ci à la balustrade et déposa pardessus son casque. Rien d'en bas ne pouvait ainsi déceler son absence. Le casque brillant au soleil ferait croire à tout le monde qu'Anton Zhivetz se trouvait à son poste.

Il dégringola l'escalier, se rendit d'un pas rapide à l'estaminet du village où il fit l'acquisition d'une bouteille de sirop bien glacée et s'en retourna tout guilleret. Son absence avait duré un quart d'heure. Sa stupéfaction fut cependant profonde de voir en s'approchant qu'un rassemblement s'était formé au bas de la tour. Il leva les yeux et fut sidéré. Une épaisse colonne de fumée se dégageait du sommet de la tour et montait en spirales noires vers le ciel. Le feu de la pipe s'était communiqué à son manteau. Le feu se propagea rapidement grâce à une brise qui commença à souffler, gagnant le contour de la balustrade qui fut bientôt en flammes. Seul son casque continuait à briller à la lumière du soleil couchant.

— Descends, Anton ! criait-on de toutes parts. Tu vas être rôti vivant !

Anton aurait donné beaucoup pour être en haut, rien qu'une minute. Mais il ne pouvait plus monter. La foule obstruait l'entrée de la tour.

— Ce n'est pas Anton qui est là-haut, confia-t-il à quelqu'un qui se trouvait près de lui, c'est seulement son casque.

L'homme, étonné, poussa une exclamation et plusieurs personnes tournèrent la tête. On le reconnut et bientôt toute la supercherie fut découverte. Depuis ce jour, Anton Zhivetz devint la risée du village. Il n'inspirait plus confiance à ses camarades. En se remémorant cette scène, le guérilléro garda le silence.

— Comment pouvons-nous compter sur toi ? reprit le cosaque. Tu nous fais honte !

— Mais c'est une vieille histoire, plaida Anton. N'ai-je donc pas eu le temps de m'amender ?

Le commissaire, qui n'avait pas encore parlé, prononça gravement :

— Anton Zhivetz, si le chef du détachement se porte garant de ta fidélité, on te mettra de nouveau à l'épreuve.

Celui-ci s'avança à son tour et mit la main sur l'épaule d'Anton.

— Laissez-le-moi, déclara-t-il. Nous allons partir bientôt en reconnaissance et personne ne connaît la région mieux que lui.

Les guérilléros tinrent un long conciliabule sur le plan à suivre pour exécuter les ordres qui leur avaient été transmis. Il s'agissait de faire sauter un dépôt de munitions qui se trouvait à une dizaine de kilomètres de la forêt. On décida que deux hommes seraient envoyés en éclaireurs pour reconnaître si la route que devait utiliser le détachement n'était pas occupée par l'ennemi. Si elle l'était, les deux hommes devaient revenir immédiatement.

— Faites un détour chez Marthuska, dit le commissaire. Elle est une des nôtres et habite une ferme non loin de là. Elle pourra vous fournir des indications utiles.

Le chef des guérilléros décida d'accomplir la mission lui-même et désigna Anton Zhivetz pour l'accompagner. Les deux hommes se mirent en marche. Ils ne rencontrèrent âme qui vive sur leur chemin. Devant eux s'étendait à perte de vue une immense étendue glacée. Ils atteignirent au bout d'un quart d'heure la ferme de Marthuska et grattèrent doucement à la porte. Mais aucune réponse ne leur parvint. Ils poussèrent le battant et entrèrent. Le spectacle qui les attendait les terri-

Nos lecteurs écrivent..

Hurricane

● *Un conseil tout d'abord : détournez-vous le plus vite que vous pourrez de ces « amis » qui, d'après ce que vous dites, essaient par tous les moyens de vous nuire et de vous humilier. Pour ce qui est de la jeune fille en question, ne lui accordez pas plus d'importance qu'elle n'en mérite. Faites effort sur vous-même pour vous consacrer plus sérieusement à vos études et à songer à votre avenir. Il sera bien temps, plus tard, de vous laisser aller à des aventures sentimentales qui, aujourd'hui, ne peuvent que vous être nuisibles.*

Sur des charbons ardents (Beyrouth)

● *Attention de vous brûler, chère amie, j'en serais navré. Cette façon de danser* cheek to cheek *de votre ami, qui vous choque et vous déplaît, n'est d'ailleurs plus de mise aujourd'hui. Aussi, faites-en simplement la remarque au jeune homme en question en lui disant qu'actuellement les couples se tiennent au contraire à une distance respectable l'un de l'autre, sauf pour les tangos où vous essayerez autant que possible d'éloigner votre joue de celle de votre cavalier. Il finira par comprendre et par changer d'attitude. En tout cas, point n'est besoin de vous tourmenter de la sorte pour de pareilles vétilles...*

Désespéré (Istanboul)

● *Oui, cher ami, j'ai bien du mal à soulager les misères morales. J'essaie de le faire de mon mieux et de guider mes correspondants dans la voie de la raison. En ce qui vous concerne, je pense que vous devriez vous déclarer carrément, puisque cette jeune fille vous tient tellement à cœur. Peu importe la différence de nationalité. L'amour n'a pas de patrie.*

Cœur en peine

● *Pourquoi donc vous obstiner à alimenter cet amour que vous savez ne pas être partagé ? Inutile d'insister, bien au contraire. Détournez-vous-en tout de suite et attendez le moment où vous rencontrerez celui que vous aimerez et qui vous aimera. Ne vous laissez pour rien au monde aller au découragement. Reprenez-vous • et essayez de vous distraire en sortant le plus possible.*

V. M. (Ankara)

● *Allons, allons, mon bon ami, remontez-vous. Bien des jeunes gens ont eu dix-neuf ans comme vous et ont été amoureux de femmes ayant dépassé la trentaine. Mais ce ne fut que feu de paille et ils sont les premiers à rire aujourd'hui de leur rôle d'amoureux transi auprès de la dame de leurs rêves !*

Diana

● *Je pense que vous devriez épouser celui qui vient de demander votre main. Pourquoi attendre, Dieu sait pour combien de temps, l'autre qui pourrait bien, d'ici là, changer d'avis ? Puisque votre prétendant possède assez de qualités pour vous rendre heureuse, qu'importe sa nervosité ? Vous serez auprès de lui pour lui adoucir le caractère et le gagner complètement à vous. Il ne me paraît pas si difficile pour une femme de faire ce qu'elle veut de l'homme qui l'aime.*

Le Barbu

Il y a quelque temps, j'ai fait la connaissance d'une jeune fille et fus tout de suite attiré par sa beauté et son charme. Dès notre première rencontre, je sentis que ma destinée était en train de se jouer. Hélas ! elle vient de m'avouer qu'elle en aime un autre. J'en souffre cruellement, Horatius, et voudrais tellement qu'elle devienne amoureuse de moi.

● *Ah ça, mon cher ami, me prenez-vous pour un fakir et croyez-vous que je connaisse des remèdes secrets pouvant, à volonté, forcer l'amour d'autrui ? Je crois que vous feriez bien mieux de vous résigner à votre sort et de chercher fortune ailleurs. Ce serait là la résolution la plus sage et la solution la plus rationnelle.*

Pauvre pessimiste

● *Vous, ma chère enfant, vous êtes une exaltée. Votre écriture l'indique aussi bien que votre façon de vous exprimer qui est aussi très amusante, malgré votre envie de vous suicider qui, heureusement, n'est pas sincère. Allons, ressaisissez-vous et ne vous leurrez pas de chimères. L'homme que vous aimez est loin, dites-vous. Alors, attendez son retour pour bien connaître ses sentiments à votre égard. A moins qu'entre temps un autre ait pris sa place dans votre cœur.*

HORATIUS





fia. Sur le sol de la pièce, Marthuska était étendue inerte dans une mare de sang. Ils aperçurent en même temps la lumière de trois canons de revolver pointés dans leur direction.

Le chef des guérilléros esquissa le geste de faire un pas en arrière, mais la crosse d'un quatrième revolver s'abattit sur son épaule. Il chancela. La porte se referma avec un bruit sec.

Ils étaient tombés dans un piège habilement tendu.

L'officier allemand qui était à la tête des trois hommes prononça en assez bon russe :

— Nous vous tenons enfin !

Le guérilléro garda le silence. Une seule pensée torturait son esprit : comment prévenir le reste du détachement ? Quelqu'un avait dû les trahir. Il regarda curieusement Anton Zhivetz. Celui-ci était devenu livide.

— Quelle mission veniez-vous remplir ici ? dit l'Allemand, en faisant un pas menaçant vers eux.

Il heurta en marchant le cadavre de la femme étendu sur le sol et le repoussa du pied avec rage.

— Nous n'avons aucune mission à remplir, répondit Anton après un instant de silence. Nous sommes venus à vous librement. Nous voulons nous rendre.

Le chef des guérilléros regarda Anton Zhivetz avec un étonnement mêlé de mépris. Celui-ci continua :

— Le détachement entier est prêt à nous suivre. Nous avons été envoyés pour vous demander vos conditions.

— Mensonges que tout cela ! s'écria l'officier avec colère. Quelle garantie me donnez-vous de votre bonne foi ?

— L'un de nous deux demeurera ici comme otage. L'autre ira chercher le reste du détachement.

L'officier s'arrêta. La proposition était alléchante. C'était là une occasion inespérée d'obtenir une promotion. Les guérilléros n'ont pas l'habitude de se rendre, ni individuellement, ni en groupes ! Le général le féliciterait de cette action d'éclat.

L'officier hésita. Cet homme disait-il la vérité ? A tout prendre, il ne perdait rien à essayer. En cas d'échec, le prisonnier qui resterait paierait pour l'autre. Et personne n'en saurait rien.

Il se tourna vers les deux hommes.

— Et le commissaire ? demanda-t-il sévèrement.

— Le commissaire viendra avec les autres, répondit Anton Zhivetz.

L'officier réfléchit un moment, puis :

— Qui d'entre vous restera comme otage ?

Anton Zhivetz s'avança.

— Moi, si vous le permettez.

Le chef du détachement considéra son compagnon avec intérêt.

— Mes conditions ne sont pas dures, reprit l'officier. Vous serez traités en prisonniers et ne serez pas déportés. Je vous donne jusqu'à minuit pour être de retour avec le détachement. Passé ce délai, celui-ci en supportera les conséquences. Allez.

Le guérilléro marcha vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourna et s'adressa à son compagnon, essayant de mettre dans sa voix toute la douceur possible.

— Au revoir, Anton Vasilyevich.

— Au revoir, murmura Zhivetz en détournant la tête.

Une sentinelle fut placée sur le seuil et le cosaque fut laissé dans l'obscurité. Un froid intense régnait dans la pièce. Pour se réchauffer, Anton marchait de long en large en soufflant dans ses mains et en tapant le sol des pieds. Un silence complet régnait alentour. Il se demanda si ses compagnons auraient le loisir de remplir leur mission. Plusieurs centaines d'Allemands devaient se trouver dans ces parages.

Deux heures s'écoulèrent, qui lui parurent interminables. Soudain, il perçut au loin le bruit d'une explosion.

— Le travail est terminé, se dit-il satisfait. Le dépôt de munitions vient de sauter. Pensons maintenant un peu à ma personne. Comment faire pour me sauver ?

Mais il n'eut pas le temps de réfléchir longuement. La porte se rouvrit et une voix ordonna :

— Ouste ! dehors.

Anton sentit, tandis qu'il quittait la pièce, le fusil de la sentinelle qui lui martelait durement les épaules. On le conduisit à l'extérieur où on le ligota solidement à un arbre, à 10 mètres environ de l'habitation.

L'officier nazi arriva, les traits crispés.

— Où sont les partisans ? demanda-t-il.

Zhivetz ne répondit pas. L'officier donna un ordre et un soldat de haute taille s'avança et commença à lui couper l'index de la main droite. Une horrible souffrance l'envahit. Il fit un effort surhumain pour se contenir.

— Ce n'est que le commencement de ta torture, prononça l'officier. Dis-moi où sont les guérilléros...

Des larmes brûlantes jaillirent bientôt des yeux du martyrisé et commencèrent à rouler dans sa barbe inculte. Mais il garda le silence.

L'officier se pencha sur lui.

— Qu'es-tu donc ? Un bolchevik ? Un commissaire communiste ? grinça-t-il.

— Je suis un Russe. Et je n'ai rien à dire.

D'un revers de la main, l'officier le gifla avec rage. Anton se redressa. Les yeux s'étaient injectés de sang. Toute sa haine contre l'ennemi se porta instinctivement sur cet homme. D'un suprême effort, malgré son atroce agonie, il lui cracha au visage.

L'Allemand devint pâle comme un mort et sortit son revolver.

A ce moment, plusieurs coups de feu retentirent. L'officier tournoya sur lui-même et s'abattit la tête dans la neige. Le bourreau, puis un second et un troisième soldat le suivirent quelques secondes plus tard. Une voix angoissée se fit entendre, tandis que les coups de feu commençaient à crépiter furieusement.

— Anton Vasilyevich, es-tu vivant ?

Dans son demi-évanouissement, il entrevit des ombres qui se penchaient sur lui. Des bras solides le relevèrent et délièrent ses cordes. On le transporta à l'intérieur de la ferme et on l'étendit sur un banc. Quelqu'un lui prodigua les premiers soins.

Les coups de feu cessèrent bientôt et la porte tourna de nouveau sur ses gonds. Anton rouvrit les yeux. Sur le seuil se tenait le commissaire, entouré de plusieurs guérilléros. Le commissaire se découvrit lentement et prononça d'une voix grave :

— Anton Vasilyevich, pardonne-nous d'avoir eu une mauvaise opinion de toi.

Anton Zhivetz, en guise de réponse, se contenta de sourire.

SOLUTIONS

CONNAISSANCES GENERALES

1) *Tout corps plongé dans un liquide reçoit de ce liquide une poussée verticale de bas en haut égale au poids du liquide déplacé.* 2) *Chalgrin.* 3) *A l'âge de 39 ans.* 4) *La veine est un vaisseau qui porte le sang des extrémités au cœur ; l'artère est un vaisseau qui porte le sang du cœur aux extrémités.* 5) *Saint-Saëns.* 6) *Au Brésil.* 7) *Zaïre.* 8) *Jean Arthur.* 9) *La comtesse de Grignan.* 10) *User, ne pas abuser.*

LES HUIT POINTS

Voici la solution du problème des 8 points. Le trait continu délimite une surface identique autour de chaque point.

LES TIMBRES-POSTE

Le problème est plus difficile qu'on ne le croirait.

Etant donné que Louis a reçu la moitié des timbres restants plus un, il est évident que Jacques a reçu la moitié moins un. Louis a donc reçu 2 timbres de plus que Jacques. Or, ce dernier en a eu 3. Donc Louis en a eu 5.

Ces cinq timbres représentent la moitié plus un de ce qui restait après que Pierre eut reçu sa part.

Si Louis avait simplement pris la moitié de ce qui restait, il en eut donc pris 4. Il en restait donc 8. Comme Pierre a reçu la moitié du total initial plus un, s'il n'avait pas pris ce timbre supplémentaire, il en serait resté un de plus, soit 9. Donc 9 est la moitié exacte du total initial qui était donc de 18. Jacques a eu 3 timbres, Louis 5 et Pierre 10.

GARÇONS ET FILLES

Le nombre des garçons est 40 et celui des filles 10.

CHARADE

famine — fa-mine

REBUS

Tout est perdu, sauf l'honneur. (*Tout est paires d'U sauf l'honneur,* l'as est appelé honneur au jeu de bridge.)

PHOTOS-DEVINETTES

1) *harakiri* (b)
2) *Fredric March* (c)
3) *les Romains* (a)
4) *Idiot's Delight* (d)

DÉLASSONS-NOUS...

EXAMINEZ VOS CONNAISSANCES GENERALES

1) Saurez-vous énoncer le principe de physique après la découverte duquel Archimède s'était écrié : « Euréka » ?

2) Connaissez-vous le nom de l'architecte qui fit le plan de l'Arc de Triomphe de l'Etoile ?

3) A quel âge le président Roosevelt fut-il atteint de paralysie infantile ?

4) Quelle différence y a-t-il entre une veine et une artère ?

5) Quel est l'auteur de l'opéra « Samson et Dalila » ?

6) Où se trouve la ville de Santos ?

7) Dans quelle pièce de Voltaire figure le personnage d' « Orasmane » ?

8) Quelle est l'héroïne du film « Vous ne l'emporterez pas avec vous » ?

9) Comment s'appelait la fille de Madame de Sévigné ?

10) Que signifie l'expression latine « Uti, non abuti » ?

●

Si vous trouvez de 7 à 10 réponses exactes, vous pouvez vous considérer comme un érudit ; de 4 à 6, comme une personne ayant des connaissances générales étendues ; mais moins que cela...

POLITESSES EPISTOLAIRES...

...N'envoyez jamais une carte de visite en vous excusant de ne pas accepter une invitation. On refuse par lettre. On accepte au moyen d'une carte.

...Ne mettez jamais, dans vos lettres, d'abréviations pour monsieur, madame ou mademoiselle.

...N'oubliez pas que les sommes et les dates sont les seules mentions chiffrées autorisées dans une lettre.

...N'oubliez pas de cacheter, aussitôt reçue, une lettre de recommandation qui, par ailleurs, vous a certainement été lue à haute voix.

...Ne vous amusez pas à mettre des feuilles trop petites dans de grandes enveloppes ou de bourrer celles-ci de papier trop volumineux.

...Ne parlez d'un parent, lorsque l'occasion s'en présente, que pour dire : « Monsieur votre père, madame votre cousine... »

...N'écrivez pas à la troisième personne, même à un fournisseur. Rien n'est plus difficile.

Tout le monde sait cela.

Personne ne pourrait jurer ne l'avoir jamais transgressé...

LES HUIT POINTS

• • •
 • •
• • •

Voici huit points noirs. Il s'agit de tracer un trait continu, sans lever la plume (ou le crayon), de telle manière que ce trait continu délimite une surface identique autour de chaque point.

PETITS PROBLEMES

LES TIMBRES-POSTE

Pierre, Louis et Jacques se sont partagés un certain nombre de timbres-poste.

Pierre en a pris la moitié, plus un.

Louis a reçu la moitié du restant, plus un.

Et Jacques a eu les trois timbres qui restaient.

Combien y avait-il de timbres ?

GARÇONS ET FILLES

On veut distribuer 35 francs entre 50 enfants. Les filles doivent recevoir 0 fr. 50 et les garçons 0 fr. 75. Combien y a-t-il de filles ?

VICTOR HUGO ET LE CHIFFRE 13

L'auteur des *Misérables* avait la hantise du chiffre 13. Le 5 janvier 1877, il note sur son journal intime : « Nous étions treize à table, hier soir. » Le 13 février suivant, Victor Hugo quitte Paris pour Bordeaux où il loge 13, rue Saint-Maur. Il remarque que le wagon-salon était occupé par treize voyageurs. Le 13 mars, il écrit :

« Cette nuit, je ne dormais pas, je songeais aux nombres, ce qui est la rêverie de Pythagore. Je pensais à tous ces 13 bizarrement accumulés et mêlés à tout ce que nous faisions depuis le 1er janvier et je me disais encore que je quitterais cette maison où je suis, le 13 mars. »

...Le 13 mars, Charles Hugo mourut subitement.

CHARADE

Mon premier : est plus bas que le sol.

Mon deuxième : est sous le sol.

Mon tout, détresse pitoyable, pour la cigale de la fable.

REBUS

uu uu uu uu
uu uu [♠] u uu
uu uu u uu
uu uu uu uu

Trouver une parole historique.

UNE ATTRAPE

Posez à une personne la question suivante :

— J'ai un cube de bois pesant exactement 4 kilos. Je le scie en quatre morceaux parfaitement égaux, combien pèsera chaque morceau ?

Neuf fois sur dix, on vous répondra :

— Un kilo, évidemment.

Eh bien, vous pourrez dire que la réponse est inexacte, car il y a une petite attrape : il ne faut pas oublier le poids de la sciure provenant du sciage.

GRAINS DE SAGESSE

J'ai toujours pensé que le bonheur consistait non à avoir tout ce qu'on voulait, mais à ne point désirer ce que le destin ne nous donnait pas.

Ausone.

Et mon désir m'enivre autant qu'il me déçoit.

Comtesse de Noailles.

La félicité est un continuel progrès du désir.

Hobbes.

Malheur à celui qui n'a plus de désirs ou qui en a trop !

J.-J. Rousseau.

La douleur est fille du désir, par lequel nous nous attachons aux objets, à la jeunesse, à la santé, à la vie.

Le bouddha Cakya-Mouni

L'homme le plus heureux est celui qui garde toujours en réserve un raisonnable contingent de désirs à satisfaire.

Jules Janin.

Les désirs sont la richesse du pauvre et ne ruinent que les riches.

Alphonse Karr.

PHOTOS-DEVINETTES

1. Ce samouraï tient à la main un sabre avec lequel il s'apprête à se faire :
a) *hira kari*
b) *hara kiri*
c) *hari kara*
d) *mata hari*

2. Ce jeune soldat américain de 1917 est devenu un grand artiste de cinéma. C'est :
a) *Clark Gable*
b) *Paul Muni*
c) *Fredric March*
d) *Nelson Eddy*

3. Cette écuyère monte ces deux chevaux d'une façon qui était fort populaire chez :
a) *les Romains*
b) *les Arabes*
c) *les Russes*
d) *les Peaux-Rouges*



4. Portant une perruque blonde, Norma Shearer est apparue ainsi dans :
a) *Roméo et Juliette*
b) *Smiling Through*
c) *Femmes*
d) *Idiot's Delight*

RIONS

— Elève Dubois, nommez-moi les os de crâne.

— Excusez-moi, m'sieur, je ne les ai pas tous dans la tête en ce moment.

●

Tu as vu ce conducteur ? Quel toupet ! Il m'a regardé comme si je n'avais pas mon billet.

— Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Je l'ai regardé à mon tour exactement comme si j'en avais un.

●

Jeannot apprend l'histoire sainte.

— Alors, maman, c'est vrai qu'Adam était tout seul sur la terre ?

— Oui.

— Comme il devait avoir peur des voleurs !

●

Jacquie. — J'ai vu un avion qui volait si haut qu'on aurait dit un petit oiseau.

Lulu. — Et moi, j'en ai vu un qui volait si haut qu'on ne le voyait pas.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)